

R-8

lares

l'impossible fraternité des ondes

la communication cibiste

Dominique Boullier
avec la collaboration
de Martine Bleuzen

recherche réalisée pour le CCETT

Université de Haute-Bretagne

L'IMPOSSIBLE FRATERNITE DES ONDES

(La communication cibiste)

Dominique BOULLIER

avec la collaboration de Martine BLEUZEN

Janvier 1985

CHAPITRE 5 . LA CONVERSATION-COOPERATION 207

51 - Les fabriques cibistes 209

52 - Les modes de production cibistes 224

CHAPITRE 6 . LA CONVERSATION-CONSENSUS 247

61 - Les observances cibistes 250

62 - Les modes de gouvernement cibistes 266

CHAPITRE 7 . DU MANQUE DE CONTACT A LA PERTE DE CONTRAT

Compter et conter mais encore ? 277

71 - "On est tous sur le même piédestal" 280

72 - Une socialisation où l'on ne s'appartient pas,
où l'on s'appartient trop 284

73 - Une dynamique relationnelle 305

74 - Un contexte historique de "demande de communica-
tion" ? 317

Ce document constitue le rapport final
du contrat n° 831B215/REN
" Outils de communication et perte des
modèles traditionnels de relations socia-
les : l'exemple des cibistes "
passé le 26 décembre 1983

entre le CCETT

et l'Association Rennaise d'Etudes
Sociologiques (ARES)

L'enquête dont nous présentons les résultats dans ce rapport s'est déroulée de Décembre 1983 à Novembre 1984, l'investigation sur le terrain allant de Février 1984 à Octobre 1984.

La première partie de l'enquête a consisté à affiner la problématique initiale "Outillage de la communication et perte des paradigmes de la communauté" en reprenant une étude systématique des travaux de L. Quéré et de J. Habermas, en les confrontant à la théorie de la médiation de Jean Gagnepain. Ce travail préparatoire a donné lieu à un document de travail intermédiaire.

L'enquête de terrain a été réalisée dans sa plus grande partie par Martine Bleuzen. Elle a été constituée de quatre volets distincts :

- 1) une étude des institutions nationales représentant le mouvement cibiste (dépouillement et analyse des revues depuis leur apparition, interview de responsables, participation à une rencontre nationale...).
- 2) une étude des groupes locaux (recueil de documents, interview des présidents d'association, participation à certaines activités).
- 3) une pratique effective de la CB de Février 84 à Octobre 84, (contacts ordinaires, contacts entre chercheurs, achat-vente-réparation de matériel, écoutes prolongées, enregistrements, interviews en fréquence, analyses de conversation in extenso et par sélection de traits de langues, de styles et de codes).

La pratique de la CB par les chercheurs avait été une option de la recherche dès son début mais s'est révélée très productive. Elle a d'abord été l'occasion de s'insérer effectivement dans le milieu cibiste, par le biais des problèmes de matériel, par des demandes d'aide technique, et d'apercevoir d'emblée l'intense activité hors-fréquence des cibistes et leurs multiples réseaux de relation. Elle a permis ensuite d'approcher "l'expérience" cibiste elle-même, c'est-à-dire la communication médiatée, aléatoire, publique et en phonie. Les enjeux personnels liés à l'appel au hasard, à la réponse, à la nécessité de parler, à l'absence physique du correspondant, à la manipulation technique etc... ont donc été mesurés par les chercheurs eux-mêmes, dans la situation particulière qui était malgré tout la leur.

La pratique de la CB a permis enfin de rencontrer de nouveaux groupes de pratiquants, d'en interviewer certains en fréquence. Sans afficher d'emblée notre position de chercheur, nous n'avons pas non plus tenté de la cacher: elle fut rapidement connue par la plupart des cibistes, qui ont montré beaucoup d'intérêt à ce qu'on étudie leur milieu. La pratique de l'enregistrement des conversations n'a pas même surpris les cibistes, puisque certains le font pour eux-mêmes : tous les cibistes ont intégré cette contrainte de l'écoute anonyme parfois amicale (autres cibistes) mais parfois aussi "disciplinaire" (police, sûreté du territoire, TDF etc...).

Notre matériel nous permettait de capter tous modes de modulation et les conversations longue distance, l'un des postes étant de plus être utilisé en mobile. Les localisations de nos habitations respectives nous permettait de couvrir pratiquement tout l'Ille-et-Vilaine selon les conditions de propagation.

4) des interviews d'environ trente cibistes et radio-amateurs, pratiquants et ayant abandonné, sur trois zones en Bretagne (Rennes, Morbihan, Côtes-du-Nord) présentant des caractéristiques différentes (complétées par trois interviews hors de ces secteurs Nantes, Paris et Bretagne centrale). Sans prétention statistique, nous avons veillé dans le choix des interviews à assurer une représentation de la diversité des groupes socio-culturels et des pratiques cibistes. Les biais d'introduction furent au départ les relations personnelles et les responsables d'association, puis ensuite les contacts en fréquence. Le guide d'entretien de départ était plus centré sur la pratique de la CB, mais devant l'accumulation des stéréotypes et la difficulté à sortir du thème CB proprement dit, un nouveau guide d'entretien plus directif et adapté à nos hypothèses fut élaboré. Les interviews ont tous duré au minimum 1 heure, mais certains ont été prolongés, répétés, ou complétés par de nombreuses discussions informelles, et ont pu prendre un aspect biographique. 75 % des interviewés ont été entendu en fréquence et leur réseau de relations et leur "style" ont pu ainsi être évalués directement.

A deux exceptions près, les entretiens se sont déroulés au domicile des interviewés et plus particulièrement dans la pièce où se trouve l'appareil. Une transcription intégrale des propos a été réalisée : l'analyse de la situation d'entretien elle-même a souvent été parlante, au-delà du matériel verbal, et a permis notamment de corriger le guide d'entretien.

Il faut souligner l'accueil très favorable que nous ont réservé tous les cibistes et la capacité qu'ils ont eu à nous communiquer leur passion. Au-delà des impératifs de connaissance qui étaient les nôtres et du rapport sans doute très "abstrait" qui est ici proposé, l'expérience humaine de cette rencontre avec des cibistes ordinaires, passionnés et passionnants, fut particulièrement enrichissante. Qu'ils en soient tous remerciés.

L'option théorique présentée ici ne prétend pas "réhabiliter" la CB, qui n'en a pas besoin : ce serait hors de propos d'une démarche à prétention scientifique. Elle montre seulement que les cibistes, par le choix d'un vecteur technique à la communication, poussent à leurs limites les tensions inhérentes à toute communication humaine. S'ils n'en tirent guère de bénéfices pour eux-mêmes, ils nous renseignent indirectement sur l'imposture d'une prétendue "demande de communication" présentée comme le nerf de la "société de l'information" toute proche. S'il y a bien "malaise dans la civilisation", il ne s'agit guère "de manque de contact humain" mais bien plutôt de perte de contrat humain. Les cibistes nous le montrent à leur manière en s'inventant, grâce à l'appareil, un nouveau statut, hors des frontières sociales assignées, sans se préoccuper tant de "rencontre" ou de "contact".

Cette enquête, réalisée à la demande du CCETT, a été menée en relation avec celle conduite par l'IDATE (Montpellier), sur la téléconvivialité principalement mais aussi sur la Citizen's-Band. Plusieurs réunions de travail ont permis de confronter nos propositions d'analyse à celles d'Alain Briole et d'Adam Tyar. Les interventions de Pierre Tap dans ce groupe furent toujours très stimulantes. Bien que partant de points de vue théoriques très éclectiques (plutôt qu'opposés), de nombreux points de convergence sont apparus qui permettent sans doute de mieux mesurer ce qui distingue une sociabilité cibiste d'une sociabilité téléconviviale. Les configurations historiques des outils et l'imaginaire qui leur est associé jouent sans doute un rôle plus important dans ces oppositions que les dispositifs techniques strictement dit.

L'initiative de ces rencontres, leur animation et le suivi de l'enquête furent assurés par Monique Du Crest.

CHAPITRE 1 - LE MOUVEMENT ASSOCIATIF CIBISTE :
L'IMPOSSIBLE FRATERNITE

11 Contextes

- 111 Une filiation héroïque
- 112 Des autorités attentives : une liberté très surveillée
- 113 Un commerce brièvement florissant, une filière technique indépendante
 - CB et radios locales
 - CB et nouvelles technologies
 - La presse cibiste

12 Le mouvement associatif

- 121 Deux courants associatifs stables
 - 1211 L'AFA
 - 1212 L'assistance
- 122 La destabilisation de la fréquence et du milieu associatif à partir de 1980
 - 1221 Eduquer et mobiliser
 - 1222 L'invasion
 - 1223 Mobilisations et institutions
- 123 La vie associative cibiste
 - 1231 Du leader au chef
 - 1232 Une assemblée nationale ordinaire...

Conclusion

- ANNEXES
- L'itinéraire d'un président
 - Un pionnier, une passion
 - Tableau examen d'opérateur de station amateur
 - Tableau canaux banalisés

LE MOUVEMENT ASSOCIATIF CIBISTE : L'IMPOSSIBLE FRATERNITE

Certains ne manqueront pas de s'interroger sur l'intérêt d'une étude du mouvement cibiste en 1984 : beaucoup le croient défunt et résument son histoire à une période florissante (de 1980 à 1982 environ). La CB a fait partie d'un phénomène de mode où chacun expérimentait tour à tour diverses activités promotionnées par des marchands fort habiles, spécialistes de ce secteur en expansion que sont les loisirs : on a essayé la CB, puis abandonné aussitôt pour se mettre à la planche à voile, puis au rollerskate, ou à la micro-informatique. D'ailleurs, la presse ne parle quasiment plus de cette pratique si ce n'est pour en relever l'utilisation pendant la grève des routiers (février 84). A quoi bon s'attarder sur cette succession de passions bien superficielles et changeantes, et pourquoi le faire alors que la CB a disparu des centres d'intérêts de masse ? Le recensement des créations d'associations confirmerait cette idée d'une vague en 1981-1982 et d'un reflux général depuis. Les disparitions ou cessations d'activité s'accumulent mais sont bien plus difficiles à évaluer que les créations. Pourtant, créer une association, c'est prétendre à une certaine institutionnalisation, c'est chercher à organiser de façon stable un milieu de pratiquants par définition individuels.

Cette prétention ne s'est jamais démentie chez les cibistes et y a trouvé des expressions plus vives qu'ailleurs, ce qui rend d'autant plus surprenant le reflux actuel (qui peut être observé dans de nombreux secteurs associatifs et qui reste constitutif du phénomène associatif lui-même). Loin d'être seulement un phénomène de consommation, la CB a tenté de se constituer en mouvement organisé. Il n'y a guère de secteurs où se soient créés aussi rapidement coordinations, fédérations, confédérations,

nationales et internationales. Cette frénésie d'institutionnalisation s'est appuyée pendant un temps sur un mouvement cibiste actif, mobilisé, revendicatif mais ne s'est pas arrêtée depuis le déclin de ces mobilisations : Ces associations n'ont pourtant jamais réussi à stabiliser leurs effectifs ni à dépasser le regroupement de 10 à 15 % des pratiquants (1).

Le phénomène CB se trouve à l'aube des années 80 au carrefour de trois horizons institutionnels

- une filiation historique : la radio
- un enjeu politique et administratif : les communications et leur réglementation
- un marché en expansion

On ne peut comprendre la difficulté de positionnement du mouvement cibiste sans prendre en compte ces pressions contradictoires qui s'exercent sur lui. Mais on ne peut, non plus, réduire la vie du mouvement cibiste institutionnel à ces enjeux macro-sociaux : la diversité des courants le montre, ce mouvement associatif a oscillé un temps entre le mouvement consumériste (le meilleur usage d'un matériel) et le mouvement social (autour de la "communication libre"), alors que les courants les plus stables se sont appuyés sur l'assistance bénévole, sur l'entraide technique ou sur l'amicale locale, comme principes de regroupements essentiels.

Faire l'histoire de ce mouvement institutionnel ne signifie pas y réduire le phénomène CB : ces manifestations les plus accessibles de la CB sont malgré tout

(1) Nous le verrons plus loin : la notion même de pratiquant est soumise à des variations très grandes et confirme l'instabilité du milieu.

fort utiles à observer pour comprendre comment le champ de la pratique radio s'est organisé, pour dégager dans le jeu des institutions et leur instabilité les mécanismes de formation d'un groupe social et ses difficultés, pour mettre enfin ces pratiques de sociabilité instituées et collectives en rapport avec la sociabilité des ondes et construire ainsi le modèle structurant la pratique de la CB.

11 - CONTEXTES

11.1. Une filiation héroïque

Les origines de la CB sont dominées sans contexte par les radio-amateurs, par les militaires et les routiers, car le domaine de la radio et l'exploitation du spectre hertzien ont été particulièrement développés par ces pionniers. La première liaison transatlantique sur les ondes courtes fut réalisée en 1923 par un radio amateur. Un nouveau champ de recherches s'ouvrait ainsi pour des passionnés semi-professionnels, toujours soucieux de connaissance, d'exploit et de reconnaissance par les autorités légales ou scientifiques. Cette occupation du champ de la radio par les radio-amateurs a modelé durablement certains comportements (techniques, linguistiques, moraux) de tous les pratiquants, dont les cibistes, qui pourtant insistent sur leur spécificité et se voient, de plus, critiqués par les radio-amateurs qui ne veulent pas reconnaître ces enfants illégitimes.

Bien des glissements sont en effet intervenus depuis ces pionniers : le 27 Mhz, qui représente en fait une toute petite partie du spectre hertzien, fut utilisé par les militaires américains et allemands pendant la seconde guerre mondiale. Les matériels abandonnés à la fin du conflit permirent à certains pionniers ingénieux

SOMMAIRE

CHAPITRE 1 . LE MOUVEMENT ASSOCIATIF CIBISTE : L'IMPOSSIBLE FRATERNITE	11
11 - Contextes	13
12 - Le mouvement associatif	27
CHAPITRE 2 . LA CONSTITUTION D'UN CHAMP MICRO-SOCIAL CIBISTE ...	75
21 - Pertinence de la notion	75
22 - Unité du champ et différenciation sociale	82
23 - La circulation des accusations	88
24 - Le champ micro-social entre medium et face-à-face	97
25 - Traitements politiques de l'instabilité	104
CHAPITRE 3 . MODELES THEORIQUES DE LA COMMUNICATION ET CB	131
31 - "Des miroirs équivoques" de L. Quéré	133
32 - Analyser une conversation	151
33 - Le modèle de l'histoire	163
34 - Interlocution, coopération, consensus	171
CHAPITRE 4 . LA CONVERSATION-INTERLOCUTION	179
41 - Le parler cibiste	180
42 - Le savoir cibiste	190

de trafiquer déjà sur le 27, et de nouveaux matériels furent produits aux USA et au Japon pour cette même fréquence. Le 27 Mhz fut désigné en 1947 comme "IMS Band" (Industrial Medical Scientific) à la conférence d'Atlantic City. Parallèlement, un "Citizen's Band Service" est créé aux USA sur 460 Mhz puis rapatrié en 1958 sur le 27 Mhz (avec 23 canaux). Le développement de la production d'appareils bon marché et simples qui suivit cette unification contribua à l'essor d'une pratique de masse, où les "truckers" américains jouèrent un rôle prépondérant : aux USA, les longues distances entre villes rendaient nécessaires le maintien d'un lien entre routiers ou avec des stations fixes.

Ces traits constitutifs de l'apparition de la CB caractérisent les pratiques actuelles et contribuent à les différencier fortement d'autres pratiques de communication médiatisées. L'importance de la technique, le sérieux des émissions (malgré les incartades inévitables), l'usage entre hommes, par beaucoup de routiers, l'emploi des codes, des termes anglais sont des traits hérités de l'histoire qui montrent bien que le cibiste malgré tout ne peut pas inventer un type de communication ex nihilo : ^{un} ~~un~~ medium n'est ~~pas~~ vierge. Pourtant toutes ces filiations ne sont pas en droite ligne et contribuent à créer l'impression d'un développement séparé de la CB, particulièrement en France. En effet, les premiers appareils fonctionnant en 27 Mhz apparaissent en France après 1960 sous la forme de radio-téléphones (à usage professionnel) ou de talkies-walkies (aux performances modestes). L'époque des pionniers qui bricolaient un émetteur dans une boîte de conserve ~~(cf. interview n° 29)~~ et qui vont "bidouiller" leurs matériels pour les rendre plus performants donne lieu à des évocations toujours passionnées et nostalgiques ~~(cf. encadré)~~. Ces bricoleurs de génie pour certains, ces mordus de la découverte technique et relationnelle pour les autres, vont transformer une passion quasi-enfantine (comme le

prévoient les matériels) en réseau associatif, très lâche à l'origine, à partir de 1961 (SNAC)⁽¹⁾. Ces récits de pionniers sont toujours comparés aux temps actuels où la découverte technique ou relationnelle semble avoir disparu : ils permettent d'observer l'absence d'utopie ou d'idéologie individuelle de la "communication" chez ces initiateurs. Leur pratique ne cherche pas à être socialement innovante mais se moule dans les schémas hérités de la constitution du champ, notamment par les "grand-frères", les radio-amateurs. Les tics de langage, les notions techniques s'apprennent déjà alors même qu'il n'existe que quelques pratiquants.

Mais on remarquera aussi que le regroupement associatif a suivi de près l'émergence de la pratique de la CB : les débats qui l'apèreront dès le début (entre le SNAC et l'AFA - créée en 1968 en banlieue ouest) contribueront à modeler des courants idéologiques qui se maintiennent et divisent les cibistes. Les normes héritées de l'histoire sont reprises et reformulées par les cibistes eux-mêmes et commencent alors à s'affirmer une idéologie utopique de la communication généralisée, selon des accents plus ou moins conviviaux, mais sans caractère militant.

112. Des autorités attentives : une liberté très surveillée

Le développement des télécommunications a été marqué dès sa naissance par un enjeu stratégique essentiel : toutes les réglementations ont conduit à assurer à l'Etat un contrôle sur la circulation des informations supposées pouvoir mettre en péril son autorité.

L'histoire de la CB est jalonnée de ces changements de réglementations⁽²⁾ : les radio-amateurs et les militaires possédaient déjà un encadrement très strict qui assurait la conformité sociale des communications. Mais, pour la CB, l'évolution des matériels rendait nécessaire des adap-

(1) Syndicat National des Amateurs de Citizen-Band
(2) à la demande des cibistes, qui plus est !

tations. Ainsi la première réglementation ERPP 27 (Émetteurs Récepteurs Petite Puissance) prétendait encadrer l'activité des pionniers des années 60 : mais les nouveaux matériels (après les talkies-walkies) la rendaient caduques, d'autant plus qu'elle n'avait guère été connue et encore moins respectée. Mais tant que la pratique de la CB est restée confidentielle, le gouvernement ne s'est guère soucié de faire respecter ses propres textes, tout en gardant la possibilité d'intervenir brutalement et sans prévenir (cf encadré). L'adoption le 15 décembre 1980 de la réglementation sur les P.E.R. 27 autorisait 22 canaux en FM, et 2 watts de puissance et voulait répondre à un élargissement rapide du marché déjà constaté. Les matériels CB importés à cette époque possédaient déjà des capacités bien supérieures à ces règles et cet arrêté contribua surtout à accroître l'agitation du milieu cébiste.

La réglementation suivante fut élaborée après consultation d'une Commission Nationale qui permettait à tous les représentants institués du milieu cébiste de négocier directement avec l'administration. Elle aboutit en septembre 82 à l'autorisation de 40 canaux, 3 modes de modulation (AM, FM, BLU) ; 4 watts de puissance et de l'utilisation d'antennes directives. Les deux ans de tolérance pour la mise en conformité des appareils s'achèvent fin 1984 et il semble peu probable qu'une modification nouvelle intervienne malgré les revendications des cébistes : c'est qu'entre temps les représentants des associations ont perdu bon nombre de leurs troupes mais aussi une bonne part de leur crédibilité en raison de leurs divisions.

Le pouvoir a toujours maintenu un principe de contrôle sur l'usage du réseau hertzien. Cette logique du monopole des ondes est malgré tout contestée de toutes parts et la CB n'est qu'un des terrains de contestation : les radios locales privées ont ainsi représenté un enjeu politique bien plus important. Le seul atout du mouvement

cébiste résidait dans son caractère massif et militant : ce fut une force et en même temps sa faiblesse. Le pouvoir a en effet présenté le principe du monopole comme une nécessité technique : les ondes doivent être réparties de manière à assurer le confort de chaque groupe d'usagers. Sous cet argument technique perce l'utilisation de la faiblesse paradoxale du grand nombre de pratiquants cébistes : l'encombrement de la fréquence est à son comble dans les années 81-82 et oblige les associations et chaque cébiste à réclamer lui-même une réglementation. Mais les conditions de cette réglementation dépendent uniquement du rapport de forces établi par le mouvement et de sa capacité à se présenter comme un interlocuteur sérieux. De ce côté, l'usage du spectre hertzien reflète avant tout le contrôle du pouvoir politique sur la communication (cf tableau). Les radio-téléphones, la radiodiffusion, l'aéronautique et les radio-amateurs cohabitent et occupent la plus grande partie des fréquences. Les zones disponibles demeurent importantes et la CB n'occupe qu'une seule bande. Les radio-amateurs, eux, disposent de nombreuses bandes mais sont particulièrement surveillés : l'examen indispensable pour obtenir une licence est devenu très difficile et s'adresse à des semi-professionnels. Mais ce repli du groupe "R.A." reflète bien l'objectif constant de leurs institutions : être intégré à la recherche en télécommunications, contribuer à l'étude du faisceau hertzien et de ses possibilités (cf. le tableau des origines professionnelles des candidats admis à l'examen d'opérateur de station d'amateur). La tenue d'un carnet d'émission et d'écoute, les contrôles réguliers de l'administration, l'écoute des conversations et leur limitation stricte à des échanges techniques, la transmission des dossiers de candidature au Ministère de l'Intérieur (1) constituent

(1) Des rumeurs, vite démenties, avaient circulé sur l'attribution des licences en fonction de l'appartenance politique.

ainsi le modèle de la communication contrôlée. Mais les radio-amateurs l'ont revendiquée et ont su se doter des institutions nécessaires pour devenir un partenaire crédible de l'Administration. Le REF (Réseau des Emetteurs Français) existe depuis les années 20 et son poids dans le contrôle des fréquences et des limites apportées à la "libéralisation" de la CB est loin d'être négligeable. L'exemple des radio-amateurs contribue à fournir un modèle d'utilisation des ondes par les particuliers et montre les conditions requises pour une reconnaissance politique par le pouvoir, et par contraste, les raisons de la faillite des pressions cibistes, comme nous le verrons.

L'enjeu constitué par les radio-amateurs est particulièrement important dans la mesure où ils pratiquent la communication par-delà les frontières. Le contrôle sur ces relations internationales est un élément essentiel de l'inquiétude constante du pouvoir vis à vis de ces émissions. Les radio-amateurs se sont dotés dès 1927 d'une Union Internationale des Radio-Amateurs qui témoigne d'une unification des pratiques sur toute la planète. Ils ont ainsi été plus loin dans la mise en place de réglementations internationales, parfois plus difficiles à mettre en oeuvre par les Etats. L'UIT (1) qui existe depuis 1865 tente une certaine harmonisation des usages des fréquences entre les différents pays. En Europe, la C.E.P.T. (2) créée en 1959 fournit un cadre réglementaire minimal évitant de trop grandes disparités de normes. Celles-ci restent pourtant très importantes et particulièrement pour la C.B. (depuis l'interdiction légale - Autriche, Irlande - jusqu'à l'absence totale de réglementation - Espagne, Italie). Ces nécessités de coordonner les décisions à un niveau international n'ont pu que compliquer la tâche du mouvement cibiste.

(1) Union Internationale des Télécommunications

(2) Conférence Européenne des Administrations des Postes et des Télécommunications

Mais en dehors de ces interlocuteurs internationaux, dont les positions sont différentes de celles de chaque gouvernement, les cibistes français furent confrontés à une division de l'administration française sur la gestion des ondes. En effet, la CB relève actuellement de trois ministères : l'Intérieur, la Communication et les PTT. Cette difficulté à trouver un interlocuteur unique a constitué un handicap certain pour la mobilisation des cibistes. Mais cette répartition des pouvoirs révèle aussi la sensibilité extrême de l'administration sur ces questions : le nouveau ministère de la Communication ne peut prétendre prendre à son compte toutes les prérogatives des autres ministères. Il est en fait le plus démuné face aux pouvoirs techniques et policiers qui deviennent de fait les principaux gestionnaires d'un phénomène social comme la CB. Cette position de l'administration n'a pas manqué d'influer sur l'organisation du mouvement lui-même (de la gestion technique compétente à la mise en scène de la respectabilité et de l'auto-discipline) et renvoie comme en écho les principaux traits observables dans une conversation CB ou dans la sociabilité des cibistes.

113. Un commerce brièvement florissant pour une filière technique indépendante

Les préoccupations réglementaires du gouvernement ne sont intervenues, nous l'avons dit, qu'à la suite du développement des importations de matériel CB. La mesure des ventes de postes CB est le seul indicateur fiable de la vogue croissante de ce mode de communication : elle ne donne aucun élément pour apprécier l'usage effectif, sans parler des doubles ou triples consommations pour un seul utilisateur, ni des reventes nombreuses, ni des abandons purs et simples : le nombre de cibistes au point culminant du phénomène reste difficile à apprécier. De Janvier 1975 à Décembre 1981, 680 000 postes neufs ont été achetés en France, à divers importateurs. Entre le

1er juin 1980 et le 30 novembre 1980, 350 000 TX se sont vendus, soit plus de 50 000 postes par mois : en comparaison, en 1978, il s'en vendait 1500. Pourtant, cette période florissante est déjà le signe du déclin : le gouvernement fixe le 15 décembre 1980 la réglementation des 22 canaux. A la déstabilisation créée par cet engouement massif remettant en cause les habitudes d'occupation des ondes et le nécessaire apprentissage technique et social, s'ajoute ainsi une confusion légale sur les matériels autorisés. A partir de 1981, les postes "22 canaux, FM" seront surtout vendus (120 000 en 1981) mais le rythme de croissance est cassé bien que les postes non homologués continuent à se vendre (50 000 en 1981). L'été 1981 a vu intervenir un blocage des importations de matériel et le début d'une concertation sur les nouvelles normes. C'est en septembre 1982 que les 40 canaux seront autorisés et relanceront un peu un marché en déclin constant.

La politique commerciale des importateurs a consisté à inonder le marché avec des appareils aux normes hétéroclites et aux performances parfois douteuses mais souvent dépassant de loin les compétences et les intérêts des acheteurs : loin de se préoccuper de stabiliser à long terme un milieu de consommateurs "éclairés" s'élargissant progressivement, les revendeurs ont profité (et provoqué) d'un raz-de-marée de consommation. Ce "boum de la CB-gadget" comme le désignent les associations fut un des plus brutaux et des plus brefs phénomènes de consommation récents. Dans deux registres très différents, la micro-informatique ou la planche à voile construits à partir d'une vogue, d'un effet de mode, ont malgré tout pris racine et semblent devoir pénétrer durablement les pratiques. A l'inverse, d'autres produits, comme le walkman, n'ont pas connu le "boum" attendu, mais peuvent prétendre s'insinuer petit à petit dans la vie quotidienne. L'engouement massif, pour la CB s'est affirmé malgré le coût parfois élevé de l'équipement complet et les distributeurs qui se sont installés à l'époque-clé ont réalisé

des bénéfices substantiels pour disparaître presque aussi vite du marché dès que la tendance s'est inversée. Il s'agissait de vendre à tout prix n'importe quel matériel en valorisant la dimension "possession d'un matériel" = "potentiel de communication multiplié". Or, le marché a été cassé, certes par les réglementations restrictives intervenues alors, mais aussi par la particularité même de l'appareil vendu qui suppose l'entrée en relation avec un autre possesseur, et qui plus est publiquement. Ce désir d'expérimentation, mélange de volonté d'apprentissage et de valorisation sociale dans la rencontre, s'est heurté à l'exigence sociale du médium, imposant une cohabitation complexe. On a parlé de la brutalité de la transplantation des ruraux à la ville dans les années 60, et toutes proportions gardées, on peut par comparaison imaginer la brutalité de la mise en relation soudaine de milliers d'inconnus, devant créer de toutes pièces un monde social, des règles de cohabitation, que ni le pouvoir, ni les représentants traditionnels du milieu n'étaient prêts à gérer. On a ainsi vendu un supplément de puissance à tous et, du même coup, chacun s'est retrouvé aussi impuissant qu'avant.

Par comparaison, le phénomène CB tel qu'il est apparu aux USA donne l'impression d'une banalisation : le marché a lui aussi explosé entre 1975 et 1978 :

1974 :	1 700 000	appareils CB	vendus	
1975 :	4 500 000	"	"	"
1976 :	11 300 000	"	"	"
1977 :	7 200 000	"	"	"
1978 :	3 500 000	"	"	" (1)

La relance internationale des producteurs semble pour beaucoup provenir de cet effondrement du marché U.S. Mais la pénétration de la CB (17 appareils pour 100 habitants) a permis à ce dispositif de s'intégrer à la vie

(1) Source - Revue CB AFA Radio - Sept. 81

quotidienne : essentiellement utilisé pour la sécurité routière, surveillé strictement par la F.C.C. (Federal Commission of Communications), l'usage de la CB n'a pas donné lieu à un débat social ou à des problèmes de cohabitation. La tradition du monopole français a sans aucun doute été beaucoup dans la rigidité de l'administration et, par contre-coup, dans les espoirs d'innovation sociale, de rencontre ainsi libérés par la CB.

CB et radios locales

Mais cet engouement rapide, cet effet de mode qui a fait le bonheur des producteurs et des commerçants, n'a pu germer seulement dans la succession des consommations frénétiques et changeantes, brûlant les passions dès la première initiation. Comme toutes les innovations actuelles de la vie quotidienne et des loisirs, la CB flatte l'espoir d'autonomie de l'individu, de développement de la puissance personnelle, mais elle le fait paradoxalement en obligeant à la rencontre. Elle a fait partie intégrante de ce mouvement récent d'explosion des revendications de communication, d'expression, visant à rompre le schéma classique de la diffusion de masse pour prétendre à une réappropriation par le groupe social lui-même de la production de son image propre. Le mouvement des radios locales "pirates" et "libres" à cette époque, est contemporain du phénomène CB et donne la dimension de l'imaginaire convivial qui leur était commun. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'on a observé dans notre enquête des liens nombreux entre pratiquants de la CB et animateurs de radios locales. En 1980-81, nombreux sont les cibistes qui se sont déjà exercés personnellement à la diffusion sur les canaux CB mêmes, contribuant parfois à semer la pagaille dans un milieu déjà bien encombré, en occupant avec une forte puissance un canal à longueur de journée. Le passage s'est fait pour certains : "On a vu le balancement avec les radios libres. On a vu à ce moment-là un certain nombre de vedettes, de ténors de la CB devenir des ténors de radiodiffusion."

C'était des gens qui soliloquaient, qui passaient des disques, qui n'étaient pas forcément d'une mauvaise qualité de diffusion, sur le 27 ou ailleurs. Et puis ils ont eu la modulation de fréquence, et ils ont dérivé..." (Daniel CHAFFANGEON, ex président de l'AFA, interview - Mai 1984)

On le voit, les radios locales ont souvent porté un discours communautaire unanime pour permettre en fin de compte, à quelques uns de devenir porte-paroles d'un micro-groupe culturel qu'eux seuls contribuaient à créer et qui bien souvent leur ressemblait fort. Cela nous donne déjà quelques indications sur l'enjeu de la communication, et sur la CB particulièrement. Mais la parenté de la CB et des radios locales va au-delà d'une conjoncture idéologique commune. La CB s'inscrit en effet directement dans la filière technique de la radio.

CB et nouvelles technologies

Cette filiation paraît d'autant plus prégnante qu'on observe pas chez les cibistes un quelconque engouement pour d'autres technologies. Les consommateurs de "CB-gadget" sont, eux, sans doute, devenus des consommateurs de "vidéo-gadget" ou de "micro-gadget". Mais les cibistes qui continuent à pratiquer, s'ils ont un intérêt pour la technique, sont dévoués totalement à la cause de la radio et ne s'intéressent guère à la vidéo ou à l'informatique. La filière technique CB conduit à s'intéresser à la radio, au son, à l'électricité en général, voire à l'électronique mais dans un ordre de complexité où le bricoleur a toujours sa place. De même, la sensibilité aux innovations technologiques en elles-mêmes n'est pas plus développée chez eux que chez des non-techniciens. On peut émettre l'hypothèse que la technologie de la radio représente une filière unique parce qu'elle correspond à une strate historique de développement technologique. Ce n'est pas un hasard si l'expression "nouvelles technologies de communication" est rapportée d'emblée à la combi-

naison "ordinateur, téléphone, télévision" et que la radio ou la CB semblent faire partie d'un autre monde, où l'on prolonge et enrichit des acquis déjà anciens. Nous n'avons cependant pas les compétences techniques pour réaliser une analyse ergologique de ces différences et de leur évolution historique. Les propriétés du médium CB (phonie, caractère public, et aléatoire) s'opposent de façon exemplaire à celles d'un prototype comme le visiophone (son-image, privé, connexion assurée et stable) pour laisser apparaître une différence de génération technologique où une communication "totale" et sans risques met la CB en décalage temporel. Cet effet implicite de hiérarchisation sociale dans l'usage de produits technologiques n'a pas échappé aux consommateurs d'innovation qui ont vite abandonné la CB. Il n'est pas dans notre propos de reprendre à notre compte la hiérarchisation qui s'opère ainsi mais on ne peut l'ignorer lorsqu'il s'agit de comprendre le choix de ce médium par les cibistes. Ce rapport à une technique particulière ne peut guère produire d'effets de valorisation professionnelle même indirects, si ce n'est pour quelques radio-amateurs de très haut niveau. Le choix de la radio dénote alors une position sociale tout à fait particulière, inclassable sur une échelle innovation-périmation mais plutôt marquée par une certaine marginalisation faite d'affirmation de ses compétences dans un champ dévalué (cf. ch. 7).

La presse cibiste

Le caractère éphémère du phénomène de mode et sa dimension de consommation pourraient encore être illustrés, s'il le fallait, par l'analyse de la presse CB. L'apparition entre l'été 1980 et le début 81 de 5 revues nationales (1) montre à la fois la mobilisation générale sur le thème et en même temps son caractère suiviste par rapport au phénomène. Les revues n'apparaissent qu'après

(1) Break, CB, CB Auto Son, CB Magazine, QSO Magazine.

les achats massifs de postes observés dans les 8 premiers mois de 1980. Seule une revue comme "Euro-CB" existait dès 1979, éditée en Belgique, où le phénomène CB était un peu plus ancien. Avant 1980, les cibistes devaient se procurer des informations dans les revues spécialisées dans le son (Le Haut-Parleur, Auto-Stéréo) qui consacraient parfois des dossiers, surtout techniques, à la CB. Nous ne mentionnons pas non plus les bulletins d'association, d'ailleurs peu étoffés avant cette époque. Ces revues auront la vie plus longue que la vague de consommation, mais aujourd'hui seules subsistent "QSO Magazine" éditée à Toulouse, soutenu à une époque par une association (la FFCBAR), "L'Officiel du cibiste", transformation récente de "CB" repris dès septembre 81 par l'AFA et Radio-CB magazine.

Cette apparition de la presse spécialisée est rendue possible par la masse potentielle de lecteurs, en mal d'instructions et de conseils, mais aussi par les financements apportés par la publicité des revendeurs de matériel CB. On a pu ainsi accuser souvent les revues d'être avant tout des supports promotionnels. L'étude de l'évolution des pages publicitaires dans une revue comme "CB Magazine" montre bien que leur place est de l'ordre de 40 % de la surface en permanence mais que deux périodes de forte promotion (jusqu'à l'été 81, puis de mai 82 à décembre 82) correspondent aux fluctuations des normes fixées par le gouvernement (en 81 arrêt des importations, en 82 commission de concertation et réglementation des 40 canaux en cours d'établissement). Depuis l'été 83, la récession a été très nette tant du point de vue des pages des revues que des surfaces publicitaires, et les arrêts de publication se sont succédés. Le lien avec le mouvement associatif a pris alors le relais d'un soutien financier qui disparaissait du côté des revendeurs.

Cette prédominance des intérêts commerciaux apparaît en négatif dans l'absence d'unité de ton et la faible construction rédactionnelle des revues. L'intérêt qu'elles

portaient aux clubs, à la structuration du milieu n'en était pas moins important dans la diffusion de modèles, de nouvelles orientations dans la pratique de la CB. Mais l'information sur les clubs n'a jamais eu de ligne directrice et se résumait à une succession de communiqués, d'avis de naissance et de compte-rendus d'activités. Les débats institutionnels très vifs qui ont traversé le mouvement se sont alors étalés dans cette presse, d'attaques personnelles en droits de réponse, et ont considérablement amplifié le discrédit général du mouvement associatif cibiste parmi les lecteurs. La volonté de donner la parole à tous limitait l'activité rédactionnelle à une juxtaposition des positions, parfois chapeautée par une profession de foi sur la fraternité et la bonne entente, que tout démentait. Le courrier des lecteurs abondant jusqu'en avril 82 apportait parfois des éclairages nouveaux sur le "vécu" des cibistes non organisés en associations, mais il a régulièrement baissé par la suite, se réduisant à des demandes de conseils techniques ou disparaissant même totalement parfois.

Ces revues ont malgré tout été le signe qu'un débat très actif traversait le monde des cibistes dans l'année 81. d'autant plus essentiel que l'accroissement soudain des effectifs de pratiquants rendait la cohabitation difficile sur les ondes. Mais ce débat, aux accents revendicatifs très marqués parfois vis à vis du gouvernement, n'a pas été pris en charge par les revues qui n'ont fait que relayer la frénésie de consommation. (1)

Mais cette impasse politique (2) des organes de presse signale surtout la puissance de la pression des revendeurs et les contradictions du mouvement associatif cibiste.

(1) Il faudrait signaler aussi une émission régulière sur la vie des clubs CB sur Europe 1 et l'émission de Max Meynier sur RTL où la CB était nécessairement associée au milieu des routiers.

(2) Au sens organisationnel de structuration du mouvement.

12 - LE MOUVEMENT ASSOCIATIF

Analyser les enjeux de la communication CB en commençant par le mouvement associatif, c'est bien sûr partir du plus manifeste et risquer de réduire la CB à ses institutions ou risquer d'un autre côté de décrire un mouvement somme toute identique à bien d'autres. Mais il est apparu lors de cette enquête que la vie des associations, malgré le contraste qu'elle présente avec ce qui se passe sur les ondes, malgré sa faible représentativité, contribuait d'une part à organiser le champ de la CB, sa langue, sa norme, etc... et d'autre part révélait par elle-même la structure et les enjeux de la communication CB.

121. 2 courants associatifs stables

Les deux courants qui sont les plus anciens dans le monde CB sont aussi ceux qui ont maintenu leur spécificité dans la "tourmente" de 1980-1981 : ils ont quasiment choisi de laisser passer la vague de la "CB gadget" et sortent de cette période assez peu touchés par les polémiques virulentes entre associations. Ils se situent à l'opposé du spectre des pratiques de la CB. L'analyse de ces courants au niveau des représentants nationaux et des discours officiels ne doit pas masquer la diversité des pratiques souvent plus mêlées sur le terrain. Le courant "technicien-convivial" et le courant "assistance" représentent deux pôles de la pratique CB et se retrouvent principalement dans deux mouvements associatifs anciens : l'A.F.A. et l'A.R.A.S.

1211. L'A.F.A. (Association Française des Amateurs Radio)

L'A.F.A. possède un atout majeur dans un champ où les rivalités entre associations sont aigües : elle

a pour elle la légitimité historique, car elle représente la plus importante, la plus stable et la plus ancienne des associations de cibistes. Certains lui contestent cette place, tel le S.N.A.C. (Syndicat National des Amateurs de radio de la Citizen's Band). Créé en 1967, celui-ci ne s'est guère développé et reste actuellement dans un rôle de "gardien de temple" dont la spécificité essentielle est d'affirmer son antériorité par rapport à toutes les associations. Fin 1968, existe un club AFA 27 dans la banlieue Ouest, publiant un journal mensuel. D'autres sections AFA se créent petit à petit et l'AFA prend une dimension nationale en 1971 (bien que limitée à quelques régions) et veut "promouvoir la communication interpersonnelle réalisable par voix (sic) radioélectriques", (c'est-à-dire en théorie pas uniquement la CB). L'AFA s'est constituée notamment par l'apport de membres du SNAC qui a aussi donné naissance en 1971, par scission, à l'UFR (Union Française des Amateurs Radio), peu active, composée à l'origine d'utilisateurs professionnels, et qui s'est intégrée à la valse des fédérations à partir de 1980.

Déjà de nombreuses scissions, des conflits au sein des associations et entre elles, voient le jour. L'AFA, après la démission de tout son CA en 1971, se réorganise et va garder les mêmes leaders pendant 10 ans. Sa participation aux regroupements entre associations sera toujours conditionnée par le souci de préserver son indépendance et elle n'entrera pas dans le jeu des fédérations multiples à partir de 1981, tout en jouant un rôle actif dans les mobilisations.

Le deuxième atout de l'AFA, c'est sa dimension nationale réelle et la masse des adhérents : mais sur ce point les chiffres semblent sujets à caution et les 14 000 inscrits que nous déclare son président ne le sont sans doute plus tous à titre actif. La rentrée effective des cotisations, donnerait plutôt un ordre de 3500 adhérents. Cela n'est pourtant pas négligeable face à

la multitude d'associations dont les membres déclarés sont souvent fantomatiques.

L'AFA a toujours voulu préserver une structure de clubs autonomes, en s'appuyant, elle, sur les adhérents et non sur une fédération de clubs. (Les adhérents sont membres du club local et de la fédération). Cela crée la masse, cela permet de ne pas dépendre des avatars locaux des associations et des petites féodalités qui s'y installent. Ce dispositif institutionnel est valorisé pour présenter la démocratie, l'indépendance de l'AFA qui ne souhaite absolument pas représenter tout le milieu cibiste ou lui imposer un modèle de pratique. Cette ouverture d'esprit prend ainsi acte par avance de l'impossibilité d'unifier le mouvement cibiste. Elle limite par là-même ses prétentions d'institution et semble affaiblir le mouvement. En fait, la structure indépendante de l'AFA nationale reflète bien son souci de se présenter comme représentants compétents du milieu : fuyant toute idéologie, valorisant le "pragmatisme", les dirigeants de l'AFA construisent leur position au-dessus des parties et des conflits en insistant sur leur rôle technique. Ils vont ainsi assurer aux adhérents une vulgarisation, par des brochures qui servent souvent de référence. Leur conception de la pression à exercer sur le gouvernement s'inspire directement de cette mise en scène de la compétence : c'est la politique des dossiers, avec une argumentation technique serrée, contrainant l'administration sur son terrain. La concertation de 1981-82 avec les PTT (Commission BLETTERIE) a été l'occasion pour elle de se présenter comme l'interlocuteur le plus crédible. Si elle ne néglige pas l'animation de mouvements de masse, l'AFA ne veut pas en dépendre : "Nous quand on tape du poing sur la table, c'est avec des dossiers, des dossiers techniques étayés (...) On sait que l'administration ne peut plier que si on lui produit des dossiers techniques étayés (...) Il ne suffit pas de dire "on veut des antennes directives", il faut prouver" (1).

(1) Interview de C. DUMONT, président de l'AFA - Avril 84.

Autre exploit de l'AFA : faire annuler en conseil d'Etat, en 1983, la réglementation portant sur les 22 canaux, adoptée fin 1980. "Les autres n'étaient pas d'accord, mais au lieu d'agir en disant "on n'est pas d'accord, il faut casser cela" et de faire l'action nécessaire, on lève le poing, on hurle, on fait tout ça mais on ne fait rien de constructif. Or, pour casser une réglementation, il faut une juridiction, c'est le Conseil d'Etat (...) Nous avons vu nos juristes et nous avons déposé un recours au Conseil d'Etat, et nous avons gagné" (1).

Cette capacité à contrer le pouvoir sur son propre terrain, en intégrant sa logique, en y opposant sa compétence, concorde bien avec les positions socio-culturelles des dirigeants, de niveau d'instruction supérieur au bac, souvent férus de technique et marqués par une dimension conviviale héritée des sensibilités de "gauche alternative". Le portrait de son président (de 1975 à 1981), qui a marqué l'association et tout le mouvement cibiste, donne une image des caractéristiques culturelles de la direction de ce courant (cf p.). Il permet aussi de voir jouer le transfert : compétence technique - mobilisation dans la vie associative CB - compétence sociale - reconnaissance dans la vie professionnelle - relâchement de la mobilisation associative. Il est un indicateur intéressant des enjeux de la pratique CB pour chaque cibiste (cf. ch. 7). Il apparaît, enfin, à travers ce président, la cohérence du discours compétent de l'AFA avec la position sociale de ses leaders, qui se retrouvent de fait très décalés des origines de la plupart des pratiquants de la CB. Le choix d'adhérer à l'AFA représente alors nécessairement un positionnement social vers la compétence (réelle ou supposée), l'indépendance d'esprit, le pragmatisme qui déclasse par contre-coup "les chauvins, les dogmatiques et les utilitaristes" (c'est ainsi qu'un document AFA de Mai 81 analyse les différentes tendances du mou-

(1) Interview de C. DUMONT, président de l'AFA - Avril 84.

vement CB). Ces caractéristiques sociales font que l'AFA n'a pratiquement aucune prise sur le milieu routier, par exemple. Au-delà des rivalités d'institutions apparaîtront donc des conflits culturels insurmontables.

L'idéologie conviviale tient le second plan derrière la compétence et ne prend jamais la forme systématique d'une utopie communautaire. La convivialité, c'est avant tout l'acceptation des différences. L'AFA, se voulant pragmatique, ne va pas prétendre transformer le monde par la CB: "Vous supposez donc que le seul fait de brancher un TX sur une antenne conditionne tous les comportements d'un homme ou d'une femme. Les différences de caractères s'estomperaient comme par enchantement. Croyez-vous que le fait de conduire une voiture automobile nous unisse, nous, les dix huit millions d'automobilistes français, dans une même communauté d'idées et d'actions ? Les cibistes sont des gens comme les autres, ne vous en déplaise" (document AFA, Mai 81). Ce même argument de la diversité sociale et, partant, de la richesse de la CB conduira pourtant d'autres associations à proposer une police de la route, une unification des fédérations, une vignette même etc... (pour continuer la métaphore automobile) alors que l'AFA veut seulement améliorer les conditions de circulation pour éviter les "bouchons" et qu'elle s'oppose totalement à une fusion des associations existantes, prenant acte de leur diversité sociale et des rivalités permanentes qui les déchirent.

1212. L'assistance

Autant l'AFA représente un pôle institutionnel stable à elle seule, autant l'assistance, malgré sa continuité ne s'est pas limitée à une association mais a constitué, à un moment ou à un autre, une activité de tous les groupements associatifs cibistes. L'A.R.A.S. (Amicale Radio Aide et Secours) a été créée en 1973 à partir d'une scission d'un groupe local, le club 27 de Lyon, mais

a depuis gardé une stabilité remarquable, puisque son président, Mr BOYER, n'a pas changé jusqu'à ce jour. La discrétion de cette association dans les polémiques inter institutions de 1981, ne lui ont pas attiré d'attention de la part de la presse CB. Pourtant, l'ambition ne manque pas puisqu'en 1982 a été créée une U.I.A.R.A.S. (Union Internationale des Amicales Radio Aide et Secours). Mais la vocation d'assistance de ce groupe n'a fait que s'affirmer au point qu'il s'est affilié à l'A.R.S.S. (Association Rhodanienne des Sauveteurs et Secouristes) et qu'il envisage de s'affilier à la Croix-Blanche. La démarche vers le secourisme est telle que ses adhérents doivent être diplômés de secourisme et la CB devient en fait un accessoire relativement secondaire.

Cette activité d'assistance a toujours fait partie des arguments mis en avant pour faire reconnaître l'utilité publique de la CB. En cela, les radio-amateurs les avaient précédés : chacun a entendu parler des chaînes de solidarité des R.A. autour du monde permettant d'expédier le médicament introuvable qui sauve quelqu'un de l'autre côté de la planète. Elles font partie de la geste de la radio mais n'ont guère de réalité de nos jours : la séduction qu'exerce cette possibilité d'être utile, de "servir" (cf la devise du SNAC "Unis pour mieux servir") n'en reste pas moins vive. La puissance du médium doit être canalisée pour l'utilité (d'où le terme des "utilitaristes" employé par l'AFA) au point d'annuler toute autre possibilité offerte par la CB. Ainsi, une nouvelle organisation à vocation unique d'assistance est née en 1981 "Canal 9" créé par l'Automobile Club de l'Ouest (ACO). Ici, comme pour l'ARAS, le nombre d'adhérents est réduit mais, à Canal 9, quelques uns assurent des permanences (parfois 24 heures sur 24 comme à Rennes) : ils sont à l'écoute du canal 9, prêts à faire appel au SAMU, à la police, etc... Utiliser le Canal 9 est devenu une convention pour les appels d'urgence mais cette appropriation reste contestée par beaucoup. Ces professionnels de la CB peuvent ainsi

demeurer à l'écoute plusieurs heures sans un seul appel et réduire la pratique de la CB à cela. La puissance de l'appareil permet ainsi à de nouveaux "métiers" de s'imposer : cette volonté de servir apparaît ici à l'état le plus abstrait comme désir de reconnaissance sociale pour la mise en dépendance absolue de l'autre. L'image adoptée comme sigle par l'ARAS (cf ci-joint) laisse supposer que le cibiste devient le chien de l'autre, le service absolu allant jusqu'à l'abnégation de soi. En fait, ce don total est toujours, comme tout don, mise en dépendance du receveur, qui devient débiteur et ne pourra jamais rembourser une dette aussi énorme. Ainsi le métier, la charge sociale où l'on fait pour l'autre s'idéalise dans la figure du sauveteur de l'autre en danger de mort : cette puissance absolue recherchée dans la fréquentation des situations extrêmes n'est absente d'aucun mouvement d'assistance. A tel point que les récits d'intervention que nous avons recueillis sont toujours l'histoire de "ratés". Ici, celui qui appelle ne reçoit pas canal 9 en retour, là, quelqu'un d'autre est intervenu avant. Une véritable concurrence peut apparaître parfois pour gérer un marché de l'insécurité qu'on contribue surtout à créer en multipliant ces officines. Nous-mêmes avons été amené à signaler par la CB un feu de broussailles aux pompiers pour nous apercevoir par la suite, à notre grand embarras, que le propriétaire du terrain avait mis volontairement le feu pour nettoyer cet endroit et qu'il contrôlait la situation. Cet excès de civisme veut rompre avec "l'indifférence" que l'on dit observer chez nos contemporains : mais il aboutit surtout à déresponsabiliser l'autre en lui refusant le "droit au risque", en l'assistant malgré lui et préventivement. L'histoire du hold-up de Montrouge (1981) où le zèle collaborateur des cibistes avait créé bien des soucis aux policiers, ou en Juin 84, le signalement par un cibiste d'une fraude au baccalauréat par la CB, montrent bien les extrêmes que peut atteindre une conscience aigüe du "devoir".

Le glissement possible vers les milices du type auto-défense a souvent été utilisé pour caricaturer et discréditer le mouvement cibiste, voire l'associer aux organisations d'extrême-droite (cf un numéro récent de "L'Echo des Savanes"). Des associations locales comme "Les Chevaliers de Roubaix" ont contribué à répandre cette image. Localement, une association qui organise des assistances de courses cyclistes ou motos est amenée à faire la surveillance bénévole de fête de quartier pour éviter les vols par exemple : "Moi ce que je vise, c'est démontrer qu'on est utile. Pour n'importe quoi. La meilleure chose à faire, c'est la sécurité de courses, mais là il va y avoir une braderie... bon, on sait, on veut pas faire le rôle de flic, ça n'est pas notre truc, nous on fait les media. Je vais voir ça avec mes gars, les flics vont patrouiller par là, bon ben on les aidera plus ou moins. Nous, on n'a pas à intervenir mais simplement à diffuser des informations" (interview du président).

La bonne volonté de ces associations n'est pourtant pas à mettre en cause. Ce souci "d'être utile", de servir ne peut se comprendre sans faire référence à la position sociale de ces assistants et l'on mesurera alors l'écart qu'il existe avec l'APA. Les membres fondateurs de l'ARAS déclarent ainsi leurs professions : boulanger (le président et sa femme), agent GDF, secrétaire, agent technico-commercial, étudiant, fraiseur-pointeur, étudiante, employé PTT, comptable, mécano-entretien, monteur-ascenseur. Cette population d'ouvriers qualifiés, d'employés et d'artisans, peut avoir des prétentions sociales mais ne les réalise guère dans des associations culturelles où les responsables ont toujours un capital culturel plus important. Mais la morale de l'effort et de l'honnêteté qui est commune à ces groupes les amènent à mettre en oeuvre les prétentions à la reconnaissance sociale dans des secteurs où l'on demande assiduité, compétence, discipline, anonymat, comme l'assistance. Cette figure du "bon-citoyen" est

plutôt orientée pour l'ARAS et Canal 9, vers une insertion dans le champ des professions médicales. De façon significative, l'association locale que nous avons observé glisse plutôt vers l'assistance sécuritaire et par là vers le champ des professions policières. On y rencontre plutôt des routiers, des agents de gardiennage et de nombreux chômeurs. La prétention à gérer l'insécurité des autres apparaît ainsi comme le miroir d'une insécurité statutaire très importante : par un retournement, marqué du sceau du clivage, on se sauve en sauvant les autres et en passant "de l'autre côté de la barrière". Mais on ne saurait confondre ce courant avec celui qui valorise une certaine compétence para-médicale et cherche à intégrer un statut professionnel de rechange, en forçant les barrières culturelles et institutionnelles qui réservent ces professions, perçues comme nobles, à certains groupes sociaux. Les accents culturels humanistes voire chrétiens de ces mouvements sont indéniables comme le montre cette photo d'un aumônier bénissant le drapeau de l'ARAS (publiée dans le bulletin de l'ARAS d'Avril 1984). De même, une autre association locale voit plusieurs de ses membres investis dans la Croix d'Or (anciens alcooliques), dans le sauvetage en mer ou dans les pompiers.

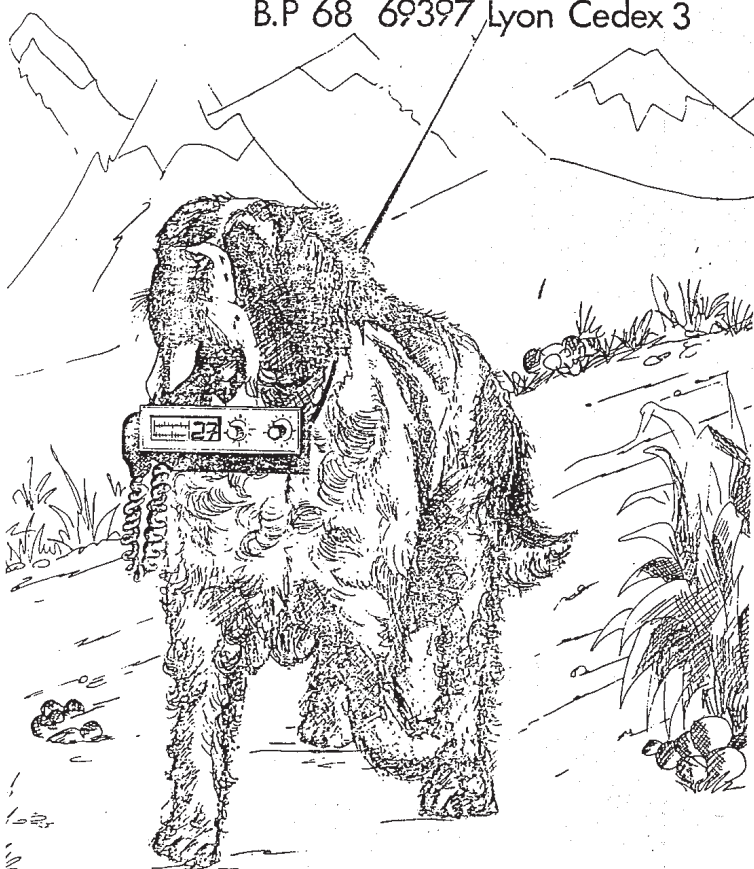
D'autres associations pratiquant l'assistance sont plutôt intégrées à une vie locale (comité des fêtes par exemple) où tout le monde est connu de tout le monde et fait quelque chose pour le "bien commun". Ces différents types d'assistance (para-médical, sécurité, vie locale) donnent un aperçu de l'éventail des investissements possibles pour le citoyen : ces militants de l'assistance réhabilitent au plus haut point cette figure du citoyen (cf la Citizen's Band), de son devoir, voire de sa mission, et vont parfois jusqu'à la caricaturer et à imposer leur modèle de gestion de la cité et de ses risques. Cette exigence insatiable de service et de reconnaissance devra être intégrée à la compréhension des enjeux de la communication CB car on ne peut ignorer que le seul atout que

- 36 -

Fédération Radio Fide et Secours

ISSN : 0242-544 X

B.P 68 69397 Lyon Cedex 3



- 37 -

possèdent ces citoyens au départ, c'est bien cet appareil et la puissance qu'il est supposé octroyer (cf ch. 7).

Toutes les associations nées depuis 1980 ont développé à des degrés divers des activités d'assistance : ce courant est bien une composante stable du monde cibiste. Mais certains n'ont pas hésité à développer cette politique d'assistance dans un objectif de reconnaissance institutionnelle par les pouvoirs publics. Nous rejoignons le débat et les rivalités qui ont traversé les nouvelles associations depuis 1980 et devons éclairer les différentes stratégies en jeu.

122. La destabilisation de la fréquence et du milieu associatif à partir de 1980

La valse des scissions, fusions, alliances, fédérations qui est apparue depuis 1980 ne peut être comprise qu'en relation aux pressions contradictoires subies par ces associations : une lame de fond apportant une masse de nouveaux pratiquants, des changements de réglementation de la part de l'administration (eux-mêmes requis par la vogue de la CB). Mais les traitements de ces deux pressions réalisés par le mouvement cibiste est remarquable et révélateur de l'enjeu même de la communication CB.

1221. Eduquer et mobiliser

Dès avant la vague de 1980, le souci des associations d'obtenir des réglementations plus favorables était permanent. La nécessité de faire pression sur le gouvernement se traduisait déjà, comme pour tout mouvement social ou groupe de pression, par deux impératifs de la politique des dirigeants du mouvement cibiste : mobiliser et

éduquer. Le premier objectif, la mobilisation doit permettre aux associations de se faire entendre, avant tout par le nombre des adhérents et par l'affirmation publique d'une volonté ferme d'obtenir des résultats. Il s'agit alors de drainer le maximum de cibistes vers les associations et pour cela de leur proposer des services multiples. Cela va de la presse régulière, aux autocollants et fanions en passant par les conseils techniques, la défense juridique, la vie locale d'un groupe avec ses réunions, ses fêtes, ses "chasses au renard" (1) etc... Mais cet effet de nombre n'est pas suffisant et bien souvent les associations regrettent de voir les clubs se cantonner dans une activité conviviale. Il faut en effet créer un état d'esprit revendicatif, qui permette à la pression de s'exercer publiquement, dans la rue s'il le faut. Cette combativité ne s'obtient que par la désignation d'objectifs susceptibles de rassembler tous les cibistes et surtout par la désignation de l'adversaire et la réduction du problème à un rapport de forces entre les deux groupes bien désignés. Et déjà sur ce plan se font jour les divergences: la négociation de plates-formes communes à plusieurs associations cibistes fut une activité constante du mouvement associatif. Drainer pour chaque association des adhérents peut préserver la diversité des pratiques de la CB (qu'on valorise d'ailleurs en distinguant son groupe des autres) mais contredit la nécessité d'unité dans l'action. La désignation d'un adversaire commun s'avère bien souvent plus facile et l'on a assisté (et toujours actuellement) à une débauche de qualificatifs vis à vis du gouvernement, qui d'archaïque devient "répressif", "corrompu", et "fasciste" pour avoir imposé des réglementations insatisfaisantes. On peut faire confiance à un mouvement composé d'hommes et de routiers notamment pour ne pas mâcher ses mots, toujours plus connotés de virilité.

(1) Un émetteur caché dans la nature lance un signal permanent : les cibistes doivent le retrouver grâce aux variations de puissance du signal.

Mais cette mobilisation, ce caractère revendicatif affirmé ne garantissent pas aux associations un statut d'interlocuteur reconnu par les pouvoirs publics. Au contraire, ces débordements peuvent desservir la crédibilité des responsables. De la même façon, sur la fréquence, les sabotages, les plaisanteries et les conflits de cohabitation peuvent laisser voir l'incapacité du mouvement à discipliner ses troupes, à organiser un espace de sociabilité reconnu d'utilité publique. Aussi l'éducation des adhérents, mais bien plus, la moralisation de toute la fréquence, seront des préoccupations constantes des associations. Dès les années 70, les règles de conduite sont diffusées, les fautes de langage traquées (dans Informations-SNAC 1981 : "Evitez les expressions vulgaires du genre : "Y'a quelqu'un là-dessus ?"). Une initiation technique constitue toujours un des premiers supports d'une activité associative, pour améliorer la qualité des conversations comme pour éviter les problèmes avec les voisins (TV) ou avec les Radio-Amateurs. Cette éducation, aisée vis-à-vis des adhérents, n'en reste pas moins très aléatoire vis-à-vis de l'ensemble de la fréquence. Les moralisateurs se voient parfois sèchement rabroués par les cibistes visés. L'exigence d'un recrutement le plus large possible pour les associations entre aussi en contradiction avec cet impératif disciplinaire, que certains cibistes n'apprécient pas du tout. De plus, se discipliner, s'éduquer, c'est aussi vouloir faire bonne figure auprès du pouvoir, lui ressembler en quelque sorte en lui donnant la garantie d'une sociabilité policée, alors que dans le même temps, on le critique vertement et on le combat par tous les moyens.

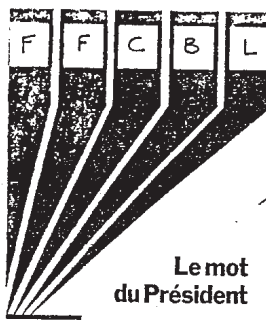
Ces contradictions sont inhérentes à tout groupement associatif qui se veut revendicatif et qui prétend se constituer en mouvement social ou tout au moins en groupe de pression. Les divergences entre associations naissent des possibilités diverses de traiter ces contradictions. Mais pour le mouvement cibiste, l'arrivée en

masse de nouveaux cibistes va rendre urgente la définition d'une stratégie alors même qu'il perd les moyens de la définir, se trouvant incapable de canaliser et d'éduquer ces envahisseurs.

1222. L'invasion

La "surpopulation" observée en 81-82 sur les fréquences (principalement en ville) va exacerber les contradictions entre mobiliser et éduquer. L'éducation n'est plus possible, la socialisation progressive n'opère plus. "Lorsqu'est arrivé 80, il y a eu un raz de marée, il y avait plus assez d'anciens pour éduquer les nouveaux, alors ce sont les nouveaux qui se sont éduqués tout seuls. Mettez un enfant à s'éduquer tout seul, voyez ce que ça va donner" (1). Face à cette impasse qui menace la crédibilité des associations mais aussi toute la CB, car l'accusation "d'anarchie" retombe sur tous indistinctement, des stratégies différentes seront adoptées bien que l'unité se fasse sur des points ponctuels. L'AFA jouera la mobilisation mais surtout la négociation (entre gens compétents) pour obtenir des canaux supplémentaires. Elle établit, toujours avec des arguments techniques, la nécessité d'un minimum de 100 canaux pour que la cohabitation soit possible. D'autres associations et principalement les toutes nouvelles (mais le SNAC ou l'UFR s'y associeront) réclameront certes des canaux supplémentaires et appuieront les mobilisations mais avec des objectifs fort différents : elles cherchent en effet à obtenir, comme un texte de la FFCBL (éphémère) (2) le signale, "la gestion complète de leur bande de fréquence à travers la fédération, accompagnée d'une réglementation établie par cette dernière comme c'est le cas dans d'autres disciplines". Le terme "discipline" laisse transparaître l'analogie avec les activités sportives et leurs fédérations. Les précisions suivent qui demandent "la distribution rémunérée" des licences par la Fédération (comme c'est le cas pour la chasse, la pêche, les mouvements sportifs) ainsi que "des pour-

(1) Interview Président AFA - 1984
(2) Fédération Française de la Citizen Band Libre



QSO MAGAZINE
n° 19, Sept 82
Siège social : 9, rue du Grand Bourgnet
30400 VILLENEUVE-LES-AVIGNON
M. (09) 23.59.52

de l'ordre de 100 à 150 watts pour un poste ancien. Dans le cas contraire, il est possible d'avoir recours à des licences... (text continues with details about licensing and power limits).

Le mot du Président

C'est, comme à l'habitude,

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE LA CITIZEN BAND LIBRE

Nous venons de passer une année riche et épanouissante pour la C.B. Française... (text continues with a report on the year's activities, challenges, and the state of the Citizen Band in France).

Les clubs ont beaucoup travaillé... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

Le club de la T.V.A. a une nouvelle norme... (text continues with a report on club activities and the state of the Citizen Band in France).

suites judiciaires à l'égard des cibistes qui volontairement (et après de nombreux avertissements) "bloquent" la fréquence par des "porteuses", de la musique ou bruyantes gênantes". La FFCBL réclame alors que soient mis en place, "en liaison avec la Fédération et les clubs affiliés, des moyens de détection utilisés par du personnel assermenté". On le voit, le projet (même si son auteur s'est rétracté depuis sur cette question) est à la mesure de l'enjeu : le contrôle d'une masse de pratiquants et le monopole d'une organisation sur sa représentation. C'est bien dans cette perspective que se sont situées toutes les créations de Fédérations depuis 1981. On comprend mieux dès lors la rivalité aigüe qui va agiter le monde des associations cibistes. Chacun cherchera sa source de légitimité : on assiste alors à l'inflation des fédérations, confédérations, des titres ronflants, Président d'Honneur, fondateur, "Conseil des Sages", "Directoire" etc... Le développement international, aussi squelettique soit-il (un club belge ou suisse suffit pour cela !) devient le lieu des mêmes concurrences (Fédération Européenne CB, Confédération Internationale de la CB libre, Mondial DX, etc...). La recherche du soutien des personnalités les plus diverses devient le sport favori de certains (Jean d'Avignon a récemment encore "coincé" Messieurs Hernu, Mexandeau ; Serge Kauder lui, n'a pas hésité à écrire au pape en 1982...). Dans ce rapport aux autorités, apparaîtront les concurrences les plus vives : être membre de la commission de concertation, mise en place en 1981, devient un impératif pour chaque association, sous peine de disparition. La concurrence face au pouvoir déstabilise toujours les tentatives d'unité sur un programme ou sur des actions. Cette concurrence atteindra une vivacité sans précédent pour la deuxième concertation, puisque, après scissions et réconciliations successives, un président d'association refusera d'accepter la présence de son rival, en écrivant au ministère pour divulguer des accusations de détournements de fonds. La commission sera ajournée

indéfiniment tant que ces rivalités ne seront pas résolues.

1223. Mobilisations et institutions

Cet épisode sonne le glas de la mobilisation cibiste, déjà fort affaiblie : pourtant, en 1980 et 1981 les manifestations s'étaient succédées avec un réel succès. On y voit déjà cohabiter deux orientations : gagner une reconnaissance, démontrer l'utilité de la CB d'une part, faire pression sur le gouvernement, organiser une mobilisation offensive des cibistes, d'autre part. L'A.C.O. (Automobile Club de l'Ouest) fut l'instigateur de ces manifestations en 1980 : le 5 Mars sur les quatre départements bretons, 10 000 cibistes participent à une opération sécurité routière. Durant toute cette année, les media s'intéressent régulièrement à la CB et contribuent à amplifier chaque événement. Les contrôles policiers de plus en plus fréquents font monter la pression chez les cibistes, d'autant qu'aucune norme alternative n'est encore édictée. Le rassemblement du Mans (14 septembre 1980) appelé par l'A.C.O. rencontre un grand succès : 12 000 cibistes s'y retrouvent. Cet acte de naissance d'un mouvement revendicatif cibiste laisse pourtant bien des cibistes insatisfaits : pas de manifestation, pas d'objectifs d'action, pas de stratégie... Mais le 29-30 Novembre, une première unification du mouvement cibiste voit le jour à Bordeaux : appelée par un groupement plus informel, (LIG 27 regroupant UFR, AFA et CLUB 27, créé en 1974), cette réunion voit apparaître la première fédération CB : la FFCB. Mais déjà l'AFA reste en marge de cette organisation en raison du "contenu hétéroclite des revendications" mais aussi parce qu'on lui refuse une représentativité suffisante. La nouvelle réglementation (22 canaux) fait l'unité contre elle, à la fois parce qu'elle risque de créer 2 catégories de cibistes, mais aussi parce que cette législa-

tion va entraîner une invasion sans précédent de la fréquence : l'unité du mouvement cibiste, déjà relative, semble n'exister que dans l'opposition au pouvoir et nombreuses seront les associations qui régulièrement reconnaîtront que la répression servait bien leurs intérêts en créant la conscience d'un groupe menacé. Ce climat de semi-clandestinité reste une composante du comportement cibiste : l'impression de conquérir un pouvoir et un savoir interdits ne sont pourtant pas une motivation suffisante pour faire de la CB, mais on peut remarquer que les revendications changent avec les réglementations comme s'il s'agissait d'entretenir le caractère de combat de la CB. Revendiquant 40 CX, tous types de modulation, 5 watts en 1980 (contre les 22 CX), les associations revendiquent 120 CX, des antennes directives etc... quand les 40 canaux sont accordés en 1982. Certains déjà, en prévision d'une autorisation des 120 canaux, revendiquent actuellement l'usage d'une autre bande de fréquence, le 6 Mhz...

La volonté d'unification institutionnelle du mouvement CB s'est toujours appuyée sur la seule opposition au pouvoir et à la répression, sans qu'un projet social ou culturel plus ambitieux voit le jour. Sans doute, n'était-il pas possible de transformer cette défense de consommateurs en mouvement social "pour une communication ouverte" : pourtant, les discours sur ce thème continueront comme un mythe fondateur et comme un projet utopique mobilisateur. L'utilité publique de la CB en sera la version édulcorée, soucieuse de reconnaissance par le pouvoir avant tout. En 1981, se créent ainsi Canal 9-ACO (urgences avant tout) et la FNCL (déjà très orientée vers les actions humanitaires). Cette diversité d'associations, qui demeure, oblige, face au gouvernement qui met en place sa commission de concertation (sept 81), à renouveler la démarche unitaire : en Novembre 81 se crée UNI-CB, coordination souple d'associations membres de la commission (FFCB, AFA, Canal 9, FNCL, CNAR). Cette unité n'en reste pas moins très tactique

et les rivalités sont toujours très vives (notamment vis à vis de l'AFA, dont le président apparaît trop comme le leader de la CB aux yeux des médias, mais aussi entre associations qui s'uniront par la suite).

Les mobilisations, elles, ont continué comme le rassemblement de Vincennes en Mars 81, explicitement organisé en vue des élections présidentielles. Le succès limité est compensé par la prestation des personnalités du monde politique et de l'audiovisuel. Une nouvelle tentative un an plus tard (mars 82 : opération Echec et Mat, sorte de tour de France pro-CB) n'aura pas les effets escomptés. Déjà, la confusion des réglementations, la tolérance gouvernementale, le déclin de la mode CB et les divisions entre associations, conjuguent leurs effets pour empêcher toute action de masse. Les institutions cibistes, elles, continuent malgré tout à s'unifier puisque la FNCL puis le CNAR rejoindront la FFCB qui devient la FFCBAR en décembre 1982. Mais cette faiblesse du mouvement et la nouvelle réglementation adoptée en sept 82 contribueront à faire réapparaître des conflits de personnalités (exclusion de l'ancien président de la FFCBAR en 1983, qui crée aussitôt une nouvelle fédération la FNCS !).

Cette polarisation de la vie associative sur quelques personnalités s'est déjà manifestée dès le début de la CB et n'est pas différente de ce qui se passe dans tout mouvement associatif, de façon plus nette encore lorsqu'une représentation nationale est enjeu et une relation aux médias. Mais le mouvement cibiste a rarement pu débattre de mots d'ordre, de stratégie, d'idéologie : les divisions sont toujours apparues liées à des personnes, à des luttes d'influence. L'unité des principes de communauté (on fait tous de la CB, on a les mêmes intérêts) restait bien sommaire et les caractéristiques culturelles fort différentes des acteurs ont sans cesse émergé, sous la forme d'opposition de personnes. Elles reflétaient surtout l'impossible cohabitation entre des groupes sociaux

si différents et surtout soucieux de s'affirmer à travers l'usage de la CB. Des stratégies revendicatives différentes apparaissent ainsi : Chaffangeon (AFA) et ses dossiers, sa compétence, D'Avignon (FFCBL puis exclusion) et ses procédés syndicaux, ses relations de couloir avec les personnalités politiques, Kauder (CNAR) et son internationalisme, son "juridisme" etc... Chacun à sa façon se retrouvait malgré tout en décalage par rapport à une base méfiante vis à vis des pouvoirs, soucieuse de son indépendance, mais sensible au charisme d'un chef, favorable à l'action immédiate et spectaculaire. (le mouvement des routiers en 1984 a pu montrer la force et l'incohérence d'une telle base). Certains de ces leaders ont joué alors aux meneurs d'hommes et ont donné libre cours à leur mégalomanie : leurs déclarations sont toutes aussi verbeuses, ampoulées, caricaturales dans leur volonté de mobiliser contre un adversaire. Les rivalités prennent des allures de règlements de compte où le détournement d'argent reste l'argument le plus employé : l'image populiste du pouvoir corrompu opère toujours, lorsqu'aucune critique idéologique fondée ne peut s'exprimer.

Ces traits de personnalité n'ont pu s'affirmer sans que le mouvement cibiste en soit le porteur. Loin d'être des aberrations, ils peuvent être retrouvés à l'échelle d'une région, d'une ville. Plus fondamentalement, ils sont significatifs de cette contradiction interne de la communication CB où la rencontre est recherchée par une séparation accentuée. Cette affirmation de soi, cette voix au chapitre, que chacun conquiert souvent pour la première fois, rend toute co-présence dans un mouvement associatif explosive. Le mode d'organisation ne parvient pas à accéder à la démocratie : le mythe fondateur de l'unité de tous les cibistes n'est pas en soi constitutionnel. C'est en fait le rapport de forces et la puissance d'affirmation personnelle de certains qui vont créer des esprits de corps où la violence affleure en permanence :

"le plus fort en g..." s'avère souvent le vainqueur et la paix interne ne s'obtient que dans l'abandon à un chef, figure du leader spécifique à la horde.

123. La vie associative cibiste

1231. Du leader au chef

Ce rôle essentiel et parfois démesuré du leader apparaît dans la vie associative nationale aussi bien que locale. Mais il faut noter d'emblée son caractère double : la plupart des responsables d'associations le sont devenus grâce à l'affirmation, parfois exubérante, d'une personnalité hors du commun, où les qualités de meneur d'hommes sont décisives. Mais en même temps, bon nombre d'entre eux sont issus d'un milieu social très supérieur à celui de la masse des adhérents : ingénieur, professeur, avocat, technicien supérieur, sont des exemples de professions rencontrées parmi ces leaders. Le prestige de la compétence et l'habileté dans le discours sont des atouts essentiels dans la séduction qu'ils créent auprès des adhérents : mais en même temps, la distance sociale reste grande. Aussi un doute permanent subsiste-t-il quant à leur réelle intégration au monde des cibistes. Les présidents de l'AFA montraient ainsi leur distance vis à vis de cette passion et se distinguaient par là des autres présidents d'associations. "Ces responsables d'associations se font mousser parce qu'ils sont responsables : pour eux, c'est le pied, c'est le maximum social, ils sont responsables" (1).

Dans les autres associations, cette distance sociale

(1) Président de l'AFA, Mai 1984.

doit être corrigée soit par la capacité du leader à se mouler dans la culture dominante du groupe, soit par le relais d'un "lieutenant", plutôt organisateur et plus proche du milieu. Mais les conflits avec ces responsables si différents (bien que recherchés pour cela) ne tardent pas à naître. Bien souvent, l'investissement personnel énorme de tous ces responsables, qui tiennent les clubs ou fédérations à bout de bras, se retournent contre eux : ils en font trop, expriment leurs opinions sans consulter leur "base", gouvernent parfois à la hussarde, mélangent biens personnels et biens de l'association. Si, de plus, leurs stratégies et leurs discours dénotent une extériorité aux modèles culturels de la masse des adhérents, les attaques sont imitoyables. Alors qu'il cherche des leaders compétents, respectables, le mouvement cibiste se comporte en fait comme s'il sabotait aussitôt tout système de représentation, car il ne peut situer le débat en termes politiques. Ainsi, "Jean d'Avignon" d'origine chrétienne sociale, de tradition militante (scouts, syndicats, mouvement sportif, culturel...) et de niveau culturel supérieur - cadre commercial, parents professeurs - pratique des méthodes très politisées (cf entretiens avec les représentants politiques, appuis de couloir) et un discours très syndical. Il séduit au départ le mouvement puis se fait rejeter violemment, non pas à la suite d'un débat contradictoire sur la stratégie du mouvement, mais par des accusations visant le pouvoir exorbitant qu'il a pris (et qui lui a été attribué !) : le thème des malversations financières revient plusieurs fois dans les accusations et se retrouve aussi bien à l'échelon national que local, et permet de discréditer radicalement une personnalité que l'on rejette culturellement sans pouvoir contester sa domination par le discours. Cette "vengeance du peuple" contre le pouvoir d'élites qu'il a lui-même vénéré n'est pas spécifique à la CB mais prend ici des caractères de violence et de système qui rend toute stabilisation du mouvement impossible. Elle donne toute la mesure de la difficulté à constituer un groupe social traversant toutes les couches

sociales et n'ayant pour objectif commun qu'une défense d'un outil pour pouvoir continuer à être ensemble. La défense d'un outil ne parvient pas à créer l'être ensemble, de la même façon que la communication CB fait resurgir la frontière sociale malgré les dénégations permanentes. La violence des conflits entre associations montre bien plutôt que la recherche d'une affirmation de soi, indissociable de toute communication, prend ici le pas sur la convergence, la communauté. Cette exigence d'avoir "voix au chapitre" envahit la vie associative à tel point que toute délégation de pouvoir devient suspecte de détournement, de confiscation : l'unité entre associations devient ainsi toujours plus difficile mais la vie interne de chaque association, de chaque club est elle-même traversée par ces conflits. Ces rejets de quelques-uns, accusés de vouloir posséder les autres en quelque sorte, contribue à souder le groupe dans l'accusation et permet à de nouveaux leaders d'émerger : le groupe ainsi défini apparaît comme horde combattante et non comme entité politique. Les nouveaux chefs ainsi vénérés seront aussi vite balayés, à moins que les fractions contestataires ne préfèrent fonder un nouveau groupe. Cette "unité contre" se retrouve à la fois face au gouvernement, face aux autres associations nationales et face à ses propres dirigeants. Elle est le signe d'un accès difficile au politique, au compromis, d'une identité dominée ne possédant pas de lieu propre pour définir une stratégie : mais loin de se traduire par une tactique de repli, cette incapacité à exister socialement se transfère sur une recherche de rencontre, élaborant un idéal communautaire et déniait par là la volonté de particularisme qui la fonde, et qui pourtant fait retour dans le choix d'un médium pour renforcer la frontière dans la rencontre. Cette protection obtenue dans la communication sur les ondes disparaît dans la rencontre face à face, telle qu'elle se déroule dans les associations. La crainte d'être possédé envahit toutes les relations et la violence de l'affirmation de son indépendance affleure sans cesse : des unités conjoncturelles se forment dans l'exclusion d'un des membres mais

ne font que relancer la rivalité identitaire. L'observation d'une rencontre "nationale" de cibistes à St Dizier donne des indicateurs précieux pour évaluer cette difficulté d'accès à la démocratie.

1232. Une assemblée nationale ordinaire...

La FNCB a convoqué à St Dizier toutes les associations cibistes pour une "journée nationale de toutes les associations cibistes de France" en vue d'un "accord inter-associations de lutte pour la libéralisation de la CB". Ce doit être une manifestation "monstre". "Ce colloque ne doit pas être un règlement de comptes ni un champ de bataille entre cibistes".

La table ronde ne semble pas avoir le succès escompté : l'immense salle des sports est bien vide pour les 100 personnes réunies au milieu. Mais la tribune est bien là et Jean d'Avignon fait une première présentation où les absences ne sont pas mentionnées, mais où la situation de la CB face au gouvernement est dramatisée. Une des raisons essentielles, c'est la division : il faut arrêter cela. Il est grand temps car dans le département 42, on a signalé la mort d'un cibiste causée par les rivalités entre associations.

L'effet dramatique est réussi : les autres associations présentes (la FFCBAR surtout) réclament des détails et non des informations qui sont en fait des accusations. Empoignade autour de cela : le préalable unitaire a été aussitôt démolé par cet effet dramatique. Le Président de la région prend le micro et décide d'organiser les débats. On doit d'abord savoir qui est là : l'UFR, l'UIARAS, ACO-Canal 9 sont absents, des clubs de l'Est affiliés à l'AFA et à la FFCBAR sont présents mais ne représentent pas leur fédération. Le président tire un bilan très noir :

"Il n'y a ni les associations, ni le gouvernement (un représentant des PTT devait venir) ni la presse (sur laquelle il tire à boulets rouges), ni la TV. Est-ce que ça sert à quelque chose cette réunion ?" Cette amertume vient, je l'apprendrai dans les couloirs par la suite, d'un désaccord dès l'origine avec Jean d'Avignon : les responsables locaux prévoient une fête de la CB, avec Max Meynier, customs etc... et avaient obtenu des subventions de la municipalité pour cela. La table ronde devait être secondaire. Jean d'Avignon a repris l'initiative pour inviter les associations, le gouvernement et, erreur fatale, les partis politiques. Du coup, la municipalité a retiré ses financements et la fête a été annulée. Les conflits de méthodes apparaissent en pleine lumière : l'irruption de la politique dans la CB est un tabou toujours efficace comme dans tous les mouvements populistes.

Tout le monde se demande que faire. Certains proposent de discuter entre clubs et pour cela de se mettre au moins en rond puisque c'est une "table ronde". Le président se fâche et menace d'abandonner dans ces conditions. On arrive à le calmer et chacun énonce son club d'appartenance et ses titres, tous plus ronflants les uns que les autres (chaque fédération ayant des associations nationales spécialisées, des associations départementales, régionales, etc...). Après ce tour d'horizon, personne ne sera capable de définir un programme de travail et les débats ne cesseront de tourner autour des accusations réciproques. Jean d'Avignon se voit clouer le bec dès qu'il veut parler, par les gens de la FFCBAR, qui affirment qu'il leur a fait beaucoup de mal, et par le président local (pourtant de la même fédération) qui lui en veut pour cette réunion. Les gens de la FFCBAR jouent à fond la distance vis à vis des dirigeants d'associations "Sans nous, ces gens là ne sont rien". Et chacun alors de faire assaut de déclarations d'indépendance, le président de la région affirmant qu'il faut reconstruire tout le

mouvement à partir du local. Ceux qui se taillent le plus franc succès, sont les routiers qui donnent dans des styles très différents : le cours d'histoire de la CB qui est inexact bien souvent et qui ne démontre rien (très très long pourtant), l'épopée du martyr, victime de la répression, et enfin et surtout l'insulte et la diatribe antigouvernementale. C'est la plus réussie sans nul doute à coups de formules plus mâles les unes que les autres ("Moi, j'en ai dans la culotte" etc...) mais l'insulte déborde largement sur les autres associations, ce qui n'empêche pas tout le monde d'applaudir et de rire face à un tel brio. Un changement de ton s'opère lorsqu'un participant d'un club indépendant, présente un texte d'accord entre associations locales portant sur des règles de coopération et des objectifs revendicatifs. Le style VRP peut être décelé dans la présentation faite : les formules châtiées, la douceur du ton, l'unanimité du discours, les brevets d'indépendance de l'orateur, font la surprise et procurent une bouée de sauvetage pour cette réunion. "On pourrait signer tous ensemble un texte de ce type-là, ce serait déjà un pas". L'unanimité qui semble se dessiner est soudain brisée : quelqu'un annonce que les voitures des cibus-tes à l'extérieur ont toutes été rayées. C'est la débâcle, chacun va voir. Le président accuse "les responsables" (?) et voit là la concrétisation des conflits entre associations. Les membres de la FFCBAR se sentent visés et l'empoignade reprend. Tout le monde tombe d'accord pour dire qu'"on est des enfants, des vrais enfants" et pour se dévaluer collectivement face à cette impuissance à s'auto-discipliner. Le président en rajoute et quitte la tribune en insultant tout le monde. Il reviendra plus tard car la discussion reprend sur le texte. Mais les gens de la FFCBAR et de l'AFA ne veulent rien signer sans que les clubs en aient discuté auparavant. A ce moment, les insultes se déchainent et l'un des routiers présent à la tribune y excelle "Vous n'avez le droit de rien à la FFCBAR même pas de chier..." "Ah, ah, vous chiez dans votre ben".

Visiblement, le public aime ça et les interpellés ne se privent pas pour prendre le relais et en rajouter. Chacun compte les points et apprécie. Nous sommes totalement en face d'un échange d'insultes rituelles, tel que LABOV l'a décrit pour les milieux populaires noirs de Harlem. La rivalité est jouée et poussée à un tel paroxysme qu'elle devient art de la formule, la plus complexe, la plus suggestive ou la plus surprenante : à travers l'unité de style, c'est la communauté d'appartenance qui s'affirme dans cet échange, qui a pourtant les formes extérieures de la violence et de la rivalité. Le milieu routier en fournit le modèle mais tous peuvent y participer car il met en scène une rivalité virile : les hommes représentent 90 % des participants et les routiers ne font que pousser au bout l'imaginaire masculin. La seule femme responsable de la FFCBAR qui assiste à la réunion se trouve être la présidente de l'association des routiers, et femme de routier.

Cette mise en scène de la rivalité affirme en négatif la communauté des mâles et la jubilation qu'il y a à pouvoir être entre hommes. Je l'observerai personnellement, après la réunion, les rivaux de l'heure précédente s'inviteront à manger et admettront qu'"on s'aime bien", "Sacré untel..."

L'assemblée se terminera finalement par la signature de quelques clubs (tous FNCS) au bas d'un texte unitaire (un de plus !) : les gens de la FFCBAR partiront sous les insultes car visiblement l'assemblée ne supporte pas cette dépendance à l'organisation. Les membres de la FNCS ne se privent pas de dire d'ailleurs que le lendemain, à l'AC de la FNCS, eux, pourront dire tout le mal qu'ils veulent de leur président Jean d'Avignon et ils ne se gênent pas pour le faire dès aujourd'hui. La démarche d'auto-sabordage est ainsi enclenchée, car l'affirmation de son indépendance, de son territoire personnel, prime

tout compromis, vécu comme compromission.

Le constat fait par un des participants résume bien le paradoxe de cette fraternité mâle qui ne peut se maintenir sans la distance créée par l'outil CB : "on se dit "tu" sur la fréquence et en réunion, on s'engueule !"

Cette fiction fraternelle, tolérable sur les ondes car elle permet à chacun de s'affirmer parmi les hommes grâce à la distance maintenue, laisse apparaître sa structure homosexuelle dans la rencontre face-à-face et provoque alors un double mouvement ambivalent de rejet et de fusion, de rivalité incessante et de communauté sacrificielle. Tous ces éléments s'intégreront petit à petit au tableau d'ensemble que nous composons.

CONCLUSION

D'aucuns s'inquiéteront de ces caractéristiques du mouvement cibiste et contesteront l'accent mis sur la vie des institutions nationales et de certaines d'entre elles. Nous l'avions déjà souligné, on peut estimer à 10 % la participation des cibistes aux associations, pourcentage qui a dû encore diminuer dans les derniers mois. De plus, bien des clubs locaux fonctionnent sans liens avec une quelconque fédération : et tous nous diront à quel point la fraternité passe dans la réalité lorsqu'on est un petit groupe de passionnés sans autres ambitions que la découverte de nouvelles relations, bref la convivialité !

Le tableau de la vie associative ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas les fêtes, les sorties, les repas, etc... qui jalonnent la vie d'un club CB. Aussi, nous nous attacherons à cet aspect dans notre prochain chapitre, en l'intégrant à ce phénomène remarquable, si on le compare à la télé-convivialité à Montpellier ou aux messageries Gretel, que représente le redoublement des relations entre cibistes, sur les ondes et en face-à-face. Car ces fêtes, ces sorties, ces occasions de rencontre ne dépendent pas de l'organisation en club, elles se retrouvent pour presque tous les cibistes de façon informelle. Par contre, le passage à une institutionnalisation relève toujours d'un autre projet et l'on pourra montrer, grâce à l'étude des clubs locaux que nous avons observés que les enjeux de cette organisation sont identiques à ceux que l'on retrouve dans les associations nationales et que les problèmes peuvent même y être semblables terme à terme.

Aussi la structure du rapport social suscité par la CB nous apparaîtra formellement identique aux

trois niveaux où nous l'avons observée : la vie associative (nationale et locale), la conversation médiatée, les trajectoires et investissements des acteurs. C'est à ce titre que la vie associative nous intéresse, et ses excès, ses faiblesses n'ont pas à être jugés (elles le sont déjà sévèrement par les cibistes eux-mêmes, ce qui ne fait que renforcer les difficultés du mouvement cibiste) mais elles doivent révéler les enjeux de cette recherche de communication. La vie associative nationale, aussi lointaine, aussi critique soit-elle, contribue à produire l'histoire d'un groupe social dont le problème est précisément d'advenir à l'histoire comme groupe. Des normes, des savoirs, des produits pénètrent ainsi profondément la vie quotidienne du cibiste : nous devons l'observer à l'œuvre dans la constitution d'un champ micro-social.

L'itinéraire d'un président d'association.

Daniel CHAFFANGEON, Président de l'AFA de 1975 à 1981

- "Chacun a ses fibres, je suppose que s'il n'y avait pas eu cette espèce de conviction, à faire passer, s'il n'y avait pas eu cette longue marche, j'aurais jamais connu la vie associative en tant que dirigeant. Je ne pense pas être taillé pour la vie associative. Ça s'est trouvé comme ça. Je ne regrette absolument pas. Je ne m'assimile pas du tout à certains dirigeants d'association CB qui sont des personnes qui ont besoin de ça dans leur vie, besoin de se faire mousser. Les étiquettes changeront, ils seront toujours là et puis un jour si c'est plus la CB ce sera autre chose (...).

- Et quelle formation avez-vous eu ?

Mon cursus est tout à fait banal. Y'en a qui aimait l'avoir mais enfin, il n'est pas original. La filière technique en lycée, puis math. sup., math. spé. et l'école d'ingénieurs. Et puis j'ai fait le service militaire, je suis entré à EDF. Avant de sortir de mon école, j'ai commencé à faire de la CB, de la radio. J'avais envie d'en faire depuis longtemps et puis ça a continué (...). J'ai tortillé mes bouts de fil quand j'avais 14 ans, mais enfin j'avais pas de grands moyens. C'était surtout la réception. J'écoutais les bandes radio-amateurs, sur des postes familiaux que je retapais. Et puis quand j'ai eu un peu de sous de côté, de par les stages de vacances, j'ai acheté un talkie-walkie. Alors je reconnais que j'ai vécu en symbiose. J'étais relativement timide quand j'étais lycéen. Le fait de devoir me confronter à n'importe qui, de devoir réagir. Déjà derrière un micro ce n'est pas une petite affaire, mais quand on se trouve en salle. Au départ, je faisais surtout des exposés techniques, j'avais le support du tableau, ça aide. Après je me suis

trouvé à devoir parler face à une foule, sans support, sur toutes sortes de problèmes et plus tardivement, je me suis trouvé dans les négociations dans les ministères. Très bon exercice ! Et je reconnais que professionnellement, ça m'a apporté quelque chose, j'avais plus confiance en moi, j'avais plus de moyens d'approche dans les négociations. Je connaissais l'administration puisque j'y travaillais. Ça me permettait de mieux approcher l'administration dans le cadre de mes loisirs CB et inversement de mieux traiter les individus, connaissant les réactions de tout ou chacun (...). Non j'ai été porté de force, par le flot des événements. Je n'ai pas du tout un tempérament méditerranéen, je suis d'ascendance franc-comtoise et j'ai horreur des caprices. Je pense que quand on a commencé quelque chose, il faut aller jusqu'au bout. Alors bon, on peut se planter, faut quand même pas être sot, si on voit qu'on va se planter, faut sortir avant tout de même. Mais comme je pensais qu'il y avait des moyens d'aboutir à quelque chose - certainement, c'est pas l'idéal - alors j'ai continué, j'ai persévéré. C'est vrai que pratiquement depuis 1967 jusqu'à l'été 80, tous les jours, j'ai régulièrement été dans les réunions où je pouvais me rendre dans la région parisienne. Tous mes vendredis étaient pris et puis ça s'est multiplié. Je me suis accroché, je suis allé jusqu'au bout parce que je finissais par faire mon devoir, mon vieux, si tu crois à quelque chose... Mais je pense être tout à fait logique avec moi, même maintenant. J'ai rempli, je sais pas si c'est MA mission, j'ai rempli une mission. J'en ai peut-être d'autres dans la vie mais j'en ai aussi pour moi même, pour ma profession (...). Je ne m'occupe plus de gestion. Je suis - finalement, c'est pas un hasard - je suis venu dans le secteur qui m'est cher, maintenant c'est les télécommunications dans un centre de distribution EDF. Comme partout, ça prend de l'essor. C'est le téléphone, la radio mais aussi la radio-commande, c'est maintenant des réseaux informatiques à mettre en place et puis pas mal de choses (...). Dans mon environnement, peut-être considèrent-ils que les cadres ont la science infuse, on m'a pas payé

des stages véritablement. Alors j'ai fait mes stages moi même, en fait. Et j'ai consacré beaucoup de temps à éplucher les bouquins. Enfin pas mal de choses reviennent vite, mais je m'en cache pas, depuis que je suis dans la vie professionnelle, j'ai vécu un peu mon moyen-âge. Maintenant, je me trouve tout à fait en équilibre, j'éprouve moins le besoin d'une compensation extérieure. Je fais beaucoup moins de CB. La vidéo, je ne m'y intéresse pas spécialement. L'informatique, je suis obligé de suivre mais c'est toujours sous l'angle télé-informatique, communication, interface. Je ne pense pas tomber non plus dans le snobisme : je n'allais pas m'exhiber en 80 avec mon CB place de la Concorde et je n'irai pas non plus m'exhiber avec mon Apple II. Je m'en suis servi pour sortir un petit programme sur les propagations de sol, c'est assez compliqué".

"Il y a différents facteurs qui ont joué aussi. Au niveau professionnel, je n'étais pas à un poste très passionnant, j'étais technicien dans l'âme, mais là je faisais de la gestion. J'en ai fait pendant 4 ans. Ça me donnait des loisirs, faut le reconnaître, heureusement, alors (la CB) c'était une compensation (...). Et puis j'ai continué parce que j'ai horreur de bâcler les choses comme ça. Je suis peut-être un obstiné. J'ai continué à faire mon devoir. Mais il y avait une opposition acerbée entre ce que je faisais et ce que je ressentais. Ce qui fait qu'en 83, j'ai arrêté (...). Aujourd'hui, il faudrait me payer très cher pour me relancer dans la vie associative".

Le président actuel précisera tout l'intérêt qu'a représenté D. CHAFFANGEON pour l'AFA : "Nous avons eu peut-être la chance d'avoir un technicien dans nos rangs et un technicien hors pair, célibataire et disponible (...). C'est un ingénieur passionné de français et passionné de technique radio. Donc forcément, il a la plume facile comme il a aussi les mathématiques faciles. Ça fait un tout très intéressant".

UN PIONNIER, UNE PASSION

- Alors vous, vous avez commencé la CB en 67,
- Moi j'ai commencé en mai 67,
- Et comment ?, vous connaissiez déjà, où ?
- Ben, c'est comme tout le monde. J'ai un beau-frère de mon frère qui vient à Pâques. Et il est venu avec un TOKAI 500, c'est un portable avec une fréquence et une antenne. De bons appareils pour l'époque, c'était la merveille. C'était ce qui y avait de plus sophistiqué, un canal bien sûr, le canal 27, y a pas de QSY. Alors, ils viennent à la maison, je les avais invité. Et il me dit est-ce que je peux mettre mon poste là ? Je dis "qu'est-ce que c'est que ça ?" "un talkie-Walkie" et puis ça en reste là. Il l'avait laissé en stand by et en cours de repas, y avait Whisky Soda qui appelle. Lui c'était Viking non Surcouf, son indicatif c'était Surcouf "appel de Whisky Soda pour Surcouf", moi j'y connaissais rien, moi, le code Q, moi !, j'ai appris depuis mais !!! où il est ce gars là. Oh ça passe bien, et puis ça s'est dévoilé comme ça. Il a fait un QSO et puis on est allée à la plage, il avait un zodiac, on va faire un tour en mer. Et puis en mer, il appelle tous les copains, une dizaine qui viennent se greffer dessus, les voilà tous arrivés, à peu près dix, je dis t'es pas longtemps à faire de copains (...). Alors les gars arrivent, on va boire un coup, tout ça. Je me suis dit dans la tête, ce gars là, c'est son appareil, il n'aurait pas son appareil, il n'aurait pas autant de monde autour de lui, quoi et c'est parti comme ça. Je dis à ma femme, un talkie walkie faut que j'en trouve un, j'ai fait des pieds, des mains, mais par ici, rien, que dalle, et je vais en ville, chercher un service à vaisselle au bazar de

l'hôtel de ville, oh, oh, oh, je monte au 1er étage. Qu'est-ce que je vois, des petites boîtes de talkies-walkies ! je dis mais voilà ce qu'il me faut, j'achète une boîte de talkie walkie, hop. Monsieur, il vous faut une licence, une licence ? Ben oui, il faut le déclarer aux PTT, je fais la demande de licence et me v'là parti. Le soir, "tu m'entends ?" à 100 m, 200 m quoi (il rit). Ça faisait 50 milli watts, je m'étais pas rendu compte, c'était un talkie walkie niveau technique nul, j'en avais jamais pris dans les mains, je dis ça marche pas, quand même hein ! si ça marche pas, je vais voir l'électricien, parce qu'on fait des pieds et des mains quand on a envie de quelque chose, on va voir n'importe qui, quelqu'un qui connaît un petit peu. Je dis y a pas de problème, faut que je trouve. Bon, où c'est que sont les copains, je les entendais, j'appelais, personne ne me répondait, c'était pas possible et je les entendais, qui sont ces gens là quand même ? Je vais voir l'électricien, voilà j'ai un talkie walkie, je voudrais porter plus loin, qu'est-ce qu'il faut que je fasse, "tirer l'antenne qui y a sur le boîtier et la mettre sur la cheminée, ça va passer". Bon je mets un fil, vas-y, ça marchait pas, automatiquement, maintenant hein ? n'importe quoi, n'importe quoi ! Alors y en a un qui me dit faut faire un doublet de 11 m, une balladeuse de chantier, 2 fois 11 mètres, horizontale, 50 mwatts, j'allais déjà loin... alors attention grâce à qui ? grâce à Lima Oscar. Car Lima Oscar il est d'ici. Il devait venir aujourd'hui, mais il ne vient que le 1er mai, on est resté de grands amis et lui est devenu Monsieur chez IBH. C'est quelqu'un, alors, je vais le voir, c'est bien vous Lima Oscar. "Non, non, moi je ne fais pas de radio", je dis l'antenne, là, c'est quoi, si si c'est vous ! Il me prenait pour un gars de TDF !".

- Comment vous l'aviez trouvé ce gars là,
- Ben j'ai cherché, il arrivait tellement fort où j'étais, j'ai dit y a pas de problème, il est par là, y avait

pas de QTH, y avait rien jamais précis, un gars qui était dans la région, il disait pas. Alors je vais le trouver, il hésitait, je lui dis voilà, j'ai acheté ça, je vous entends et je peux pas vous parler. "Ouais il me dit vous comprenez le quartz qui est dedans c'est du 27 125, c'est le canal 14, et nous on est sur le canal 27", alors je lui dis comme ça se fait que je vous entends ? Parce que c'est un récepteur à super-réaction, oh, bon, super réaction ! J'ai dit ça va pas ça, il va falloir que ça passe mieux, alors j'ai dit à ma femme, y a pas de problème, les revues "le Haut-Parleur", toutes les revues de talkie walkie, de postes : inabordables, inabordables, les postes professionnels, il n'y avait que ça, et des 6 canaux, inabordables. Je monte à Paris, je vais donc à la (?) à Paris et je dis ben voilà, je voudrais un talkie walkie TOKAI 500 ou plus gros, et je vois le 606 qui sert au renard maintenant, je dis combien ça coûte ça, 162.000 francs, à l'époque, il me dit, où vous voulez faire marcher ça, je dis chez moi, en voiture ou en portable, il me dit faut une alimentation ! qu'est-ce que c'est ça ? J'sais pas moi, mettez-moi ce qu'il faut, il m'a mis ce qu'il fallait. Je m'en suis sorti avec une somme énorme. Bon je dis, il me faudrait le canal 27, c'était le seul à avoir retenu le 27, pour les copains, le canal 14, le canal 19, voilà ce qu'il me faut, il dit, monsieur c'est un poste professionnel, on n'a pas le droit de vous le mettre. Ah bon, alors je dis où c'est que ça se met, faites voir où faut les mettre, moi je vais les mettre. Alors à Paris, sur le trottoir, voilà les quartz, l'émission ? C'est un poste à disons, enfin ... le gars fait voir sur son papier, il me dit le 27 275 moins 455 ça fait 26 et des poussières, voilà la réception, le quart d'émission fréquence d'émission... hop je mets mes 6 cailloux là dedans, hop sur le trottoir... il m'dit c'est interdit. C'est interdit avec les quartz là qu'il m'dit. Bon me voilà parti avec tout le bastringue, et me voilà arrivé chez moi... y avait les vacances peu de temps après. Y'a Lima Oscar qui arrive... euh 73

parce que ça commençait un petit peu, le code Q, hein! Lima Oscar, "euh, mon TX, comment que t'arrives, combien t'as de watts", non, non, j'ai qu'un poste, j'ai acheté ça à Paris, attends je vais voir ça. Le voilà qui arrive en solex, il était encore collégien, oh, il est bien, super, super, c'est quelque chose de formidable 6 canaux tu te rends compte, c'était la joie, alors me voilà tout content, je le monte dans ma voiture parce que je m'en servais toujours en portable, il me dit faut le monter en voiture, alors je le monte en voiture, le T.O.S., je savais pas ce que c'était... on n'en parle pas : QRT le P.A., le soir même (il a grillé son préampli). Alors mon seul copain que je connaissais, je savais où il habitait, Lima Oscar, toc, toc, toc, "ça marche plus", bon ben on va voir et dieu sait c'était un gamin, il avait 14 ans.

- Comment ça se fait que lui en faisait ?

- Il en faisait, son père avait ça à bord de son bateau, il en avait 2, un en bateau, un chez lui et il en faisait comme ça, et il faisait des contacts avec des copains. Et c'est lui qui m'a lancé pour ainsi dire ! (...) Bon, j'achète mon P.A., le voilà arrivé 15 jours après, j'avais de la réception par contre, je les écoutais. Ah, ah, ah, il module pas, on est tranquille pendant ce temps là qu'il dit, (il rit), vous êtes contents que je suis en panne, ben oui, "tu passes tellement fort que tu peux bousiller le mien", ben oui, y avait pas de (??) à cette époque dans le poste, le signal passait tellement fort, automatiquement, le P.A., il QRTe. Alors ! qui c'est qui va me le monter... qui sait faire une soudure, qui sait monter un transistor ? il dit faut aller en ville, voir Whisky Soda, c'était le dépanneur dans le temps, je l'avais donc vu à Pâques, il était venu voir le beau frère de mon frangin. Alors on va voir Whisky Soda, j'suis en panne. T'as un transistor, "ouais, ouais, je vais te faire ça", bon il faut l'essayer. On va en voiture,

à la pointe, pour essayer ça. Ça marchait à merveille, il dit y a encore un petit truc qui va pas, il l'ouvre, touche un noyau, terminé. Le P.A. sauté. Alors lui, parlant en fréquence, oh Diane il a pas de pot son P.A. a sauté. C'est lui qui l'a fait sauté, enfin, bon c'est une erreur, il aurait pu faire pire, bon. Alors il dit y'a Wally qui en vend un d'occasion, alors on va là-bas, automatiquement tout de suite. Ah ben, le boulot était laissé de côté.

- Vous faisiez quoi à l'époque,

- J'avais mon entreprise, j'avais 5 ouvriers en plus. Alors me v'là parti là bas. Je te dois combien ? 38 francs. Bon on discutait pas avec ça, je le monte dedans, il était mort. J'étais incapable de tester un transistor. Alors j'aurais pris mon contrôleur, on l'aurait testé, il vaut rien ton transistor, j'en veux pas. Maintenant oui, dans ce temps là non, c'est pour ça, je suis parti à zéro, nul. Alors le gars il a recommandé un Whisky Soda à Paris, et ils m'ont fait attendre un mois ; malade, malade j'étais malade, ah, ah, ah ! Après j'ai su régler un TOS, j'ai su régler une antenne parce que j'ai dit faut pas que ça saute. Il n'a jamais sauté depuis, je l'ai toujours. Il est bien réglé, je l'ai appris à mes dépens, voilà comment j'ai débuté à faire de la CB. Alors quand j'avais ce poste là, il était pendu là, il était pendu dans ce coin là, j'avais une attache ... J'ai arrêté pendant pratiquement 3 ans de moduler. On avait eu une chasse. La DST était dans le coin. Y avait des estafettes qui étaient déguisées en chocolat poulain...

- A quelle époque,

- En 69-70, en 70, fin 68 après les grèves de mai, là y avait de gros problèmes à Paris avec les CRS et les étudiants qui donnaient tous les déplacements des CRS avec la CB. Ça a commencé là d'ailleurs. La CB peut servir à tout. Je vais sur la place, oh, lala, bourrée de matériel l'estafette, et y avait donc, Whisky Soda, il s'est fait

piqué, voilà un gars qui avait du courage, les gars de la D.S.T. dans son laboratoire : "Les copains descendez vos antennes, ils sont chez moi, ils saisissent tout" et clac on n'a plus rien entendu. Alors moi, descendu tout, antenne tout, il est resté là le machin, fini, 3 ans. Je branchais le dimanche, y avait en ce temps là Ernest, Nénesse et puis toujours, comment elle s'appelait, Roger. Eh bien, le dimanche matin, 73 Roger, 73 Nénesse "ça va" ? ouais, ouais", on discutait une heure, une 1/2 heure ça dépendait, tac, fini pour le reste de la semaine, c'est resté 3 ans. Et puis voilà, l'été y avait mon Cumulus qui était dans le bureau de Paris, Cumulus et Comète ; Comète était du service QSC, et Cumulus était au Conseil d'administration de l'AFA nationale. Tous les ans, il venait, on s'était connu par la CB, on se fait beaucoup de copains en CB, "alors, alors toi, ça va t'y, on t'entend plus" of, je module plus, le dimanche terminé, t'es dingue, ça va pas, faut nous faire une chasse au renard et puis il m'a tellement embêté, faut rentrer à l'AFA... pfou, ouais, alors j'ai fait mon adhésion à l'AFA nationale et puis j'sais pas, "tu devrais moduler", j'ai dit je vais voir et voilà t'y pas que "XY", il balance un jour en fréquence, j'ai des TX à 350 F pièce, des 23 canaux, des transformés, c'est toujours pareil, ça n'a jamais été des appareils bien adéquats, c'étaient des 23 CX, fallait mettre des canaux pour avoir le canal 27, y avait "X", c'est là que "X" a débuté, j'ai dit à "X" y a des TX à 350 balles, alors je dis y a pas de problème et en avant, en ville, oh, oh, oh ! (il rit) me voilà parti là-bas, un TX pour le mobile, un TX pour le fixe, qui c'est qu'en veut, des TX il en a vendu mais à 350 F pièce.

- C'était en 70 ?

- Oui en 70, et puis voilà on a modulé comme ça, je suis reparti comme ça, et puis j'entends un jour "oh, dis donc", parce que beaucoup de monde s'était regroupé autour de "XY", qui était vendeur. Beaucoup de gens s'étaient réunis autour de lui, beaucoup de cibistes "dis donc

c'est pas mal ton truc", il avait importé pas mal de matériel. Ah, c'est des nouvelles antennes, fous, on était fous avec ça, alors moi je passais pas une semaine sans aller le voir, ce qui y a de nouveau, j'achetais, j'achetais, c'était dingue. Quand j'y repense c'est fou, bon m'enfin y en a d'autres maintenant (il rit), c'est pour ça que... j'y suis passé je sais comment ça se passe, faut pas venir me dire c'est pas vrai, je sais comment ça se passe, alors me voilà parti avec mes (? nom du TX) du QRM, du QRM, très bonne émission, réception nulle, je dis faut faire quelque chose, on va chez "XY", dis donc t'aurais pas... (?) y avait les fameux Sommerkamp, les vedettes là, le 740, superbe tu vends ça à 240 000, alors je vais le voir quand même. Je lui dis, ça m'intéresserait. C'était un petit peu avant Noël "j'aimerais un 740 pour mettre en fixe parce que le 133 " c'est pas ... la réception ho !" ouais je sais, mais pour le prix heim 350 F". Bon on a eu le prix, tout ça, on arrive au poirier, je dis à "X" : un 740 !!! elle dit oui, oui, mais pas avant Noël, oh, oh, oh, le sens giratoire n'était pas fait, demi-tour, je suis retourné où il habite, je retourne et je lui dis tu m'en gardes un, c'est pour Noël. "Ah non non, tu le veux ? bon tu fais le paquet, elle dit à René je l'emmène et il l'aura pas avant Noël. Mais alors, oh oh oh (il rit) arrivé ici, ... je le mets en voiture, pas un souffle de parasite, je dis c'est pas vrai, m'faut un comme ça pour mettre dans ma voiture, c'est une base qui m'dit, y a pas un souffle de parasite, quand on est en route, j'en reprends un autre, j'en ai acheté un 2è, la facture est... c'était en 70 hein, j'ai acheté ça dis donc, fou hein, alors j'ai racheté une antenne en fixe, j'ai mis un pognon fou là dedans et depuis ce temps, je n'ai plus arrêté.

EXAMEN D'OPERATEUR DE STATION D'AMATEUR

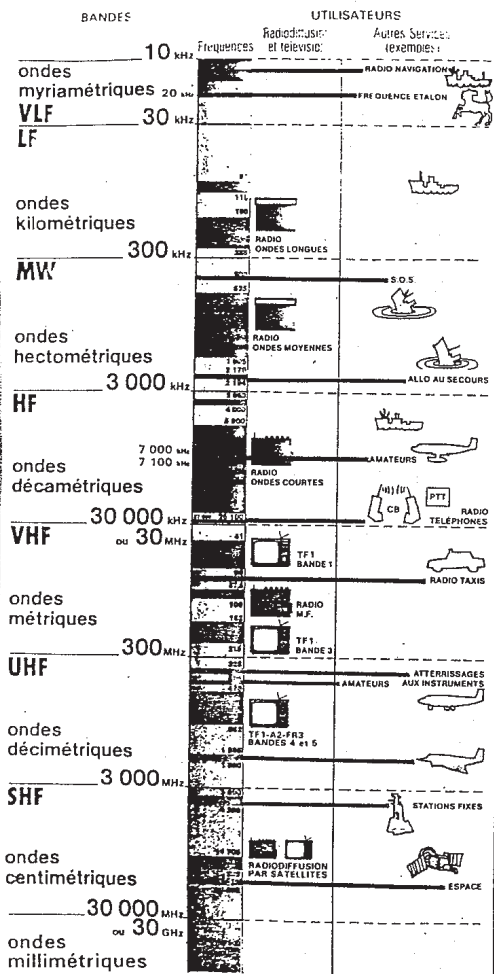
Session du mois de décembre 1983

Candidats admissibles - SECTEURS D'ACTIVITE

Techniciens - Radio, Electricité, Electronique	
.....	
Secteur privé	27 %
Médical	6 %
Etudiant	12 %
Techniciens - Radio, Electricité, Electronique	
.....	
Secteur public	21 %
Commerce - Employés	16 %
Activités manuelles - Artisanat sans rapport	
avec la radioélectricité	13 %
Retraités	5 %

Candidats "collés" : 70 % exercent des activités
n'ayant aucun rapport
avec la radio

18 % exercent des activités
dans le secteur radio,
la plupart échouent aux
épreuves de lecture auditive.



PRÉSENTATION DES CANAUX BANALISÉS

- Gamme VLF (Very Low Frequencies) 0 à 30 kHz (4 de 10 000 m)
 - Radiocommunications entre et avec les sous-marins
 - Signaux horaires
 - Recherche-personnes à boucle inductive
- Gamme LF (Low Frequencies) 30 à 300 kHz (1 000 à 10 000 m)
 - Radiodiffusion «ondes longues»
 - Trafic maritime
 - Fréquence internationale de détresse : 2 182 MHz (137,7 m)
 - Signaux horaires
- Gamme MF (Mean Frequencies) 300 à 3 000 kHz (100 à 1 000 m)
 - Radiodiffusion «ondes moyennes»
 - Recherche spatiale et satellites
 - Signaux horaires
 - «Ondes décimétriques» des radio-amateurs
 - 3 500 à 3 800 kHz (80 m)
 - 7 000 à 7 150 kHz (40 m)
 - 14 000 à 14 350 kHz (20 m)
 - 21 000 à 21 450 kHz (14 m)
 - 28 000 à 29 700 kHz (10 m)
 - Télécommande de modèles réduits (voitures, avions, bateaux)
 - Microphones sans fil
 - Bande des citoyens (CB) avec des canaux fixes espacés de 10 KHz
- Gamme VHF (Very High Frequencies) 30 à 300 MHz (1 à 10 m)
 - Satellites
 - Microphones sans fil
 - Différents services publics et entreprises
 - Voitures émettrices des stations de radiodiffusion
 - Télécommande (72 à 72,5 MHz)
 - Radiodiffusion en Fréquence Modulée (FM) (87 à 108 MHz = bande II des VHF)
 - Télévision (Bande I, canaux 1 à 4 : 69 à 73 MHz ; bande III, canaux 5 à 12 : 162 à 230 MHz)
 - Radio-amateurs «ondes métriques» : 72 à 72,8 MHz ; 144 à 146 MHz
 - Aviation : 117 à 136 MHz

Source "CB-AFA radio"

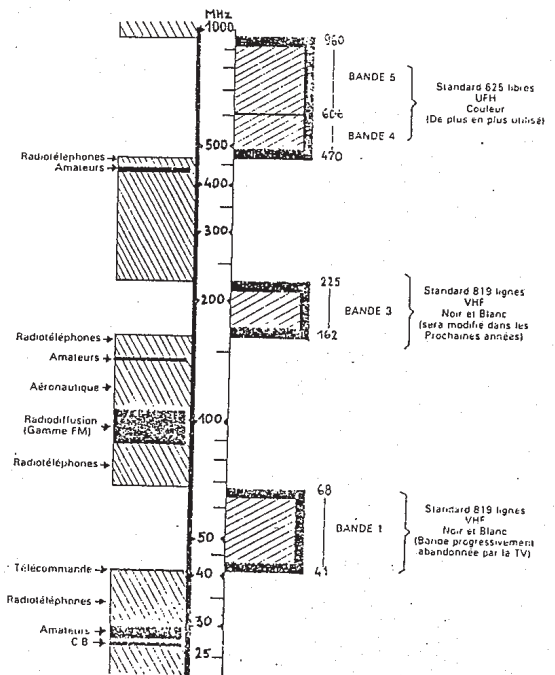
- Gamme UHF (Ultra High Frequencies) 300 à 3 000 MHz (0,10 à 1 m)
 - Télévision : bande IV et V consécutives
 - 470 à 960 MHz, canaux 21 à 65...
 - Radio-amateurs ondes décimétriques : 420 à 460 MHz (70 cm)
 - 1215 à 1300 MHz (25 cm)
 - 2300 à 2450 MHz
 - Satellites
 - Services publics
 - Le haut des UHF est occupé par deux bandes réservées à diverses destinations astronomiques et spatiales : bande L de 1 à 2 GHz, et bande S de 2 à 4 GHz

- Gamme SHF (Super High Frequencies) au-delà de 3 GHz
 - Radiolocalisation
 - Radio-amateurs ondes centimétriques : 5 650 à 5 850 MHz
 - 10 000 à 10 500 MHz
 - 24 000 à 24 050 MHz
 - 24 050 à 24 250 MHz
 - La SHF se termine par la bande C (4 à 8 GHz), la bande X (8 à 16 GHz), la bande K (16 à 24 GHz).

Ces bandes sont destinées à la recherche et à l'application des satellites de radio-communication, en aéronautique, en astronomie et pour la recherche spatiale en général.

CE QU'UN BON TÉLÉVISEUR NE DOIT PAS RECEVOIR

CE QU'UN TÉLÉVISEUR NORMAL PEUT CAPTER



CHAPITRE 2 - LA CONSTITUTION D'UN CHAMP MICRO-SOCIAL CIBISTE

- 21 Pertinence de la notion
 - 211 De la vie associative aux réseaux locaux
 - 212 Une zone d'interconnaissance
 - 213 La route
- 22 Unité du champ et différenciation sociale
- 23 La circulation des accusations
- 24 Le champ micro-social entre médium et face à face
- 25 Traitements politiques de l'instabilité

ANNEXES

- Une conversation longue distance
- Une conversation entre inconnus

LA CONSTITUTION D'UN CHAMP MICRO-SOCIAL CIBISTE

21 - PERTINENCE DE LA NOTION

211. De la vie associative aux réseaux locaux

La vie associative nationale montre déjà comment les institutions cibistes s'organisent dans un champ commun, définissent des frontières, des normes, des oppositions. Les associations, malgré leurs rivalités (ou plutôt à travers elles) produisent du commun, un registre de classement réciproque, une hiérarchie, des polarisations, qui balisent le champ et empêchent quiconque apparaîtrait comme association cibiste de ne pas se placer dans cette structure des classements, malgré lui. Nous l'avons vu, la définition d'un adversaire commun (en l'occurrence le gouvernement) contribue fortement à l'établissement d'une unité de champ, à tel point que ces associations sont apparues par moments comme susceptibles de devenir "mouvement". Si nous avons employé le terme jusqu'ici pour regrouper les associations et signaler le caractère revendicatif, en construction, de ces institutions, nous avons aussi montré l'impossibilité de construire un mouvement social cibiste. Aussi, la délimitation des rapports entre associations relève plus d'une relation de champ (1) : mais il faut alors remarquer que la difficulté de définition des cibistes provient aussi pour beaucoup du fait qu'ils ne s'installent pas sur un terrain vierge. Les radio-amateurs, nous l'avons dit, sont des ancêtres indiscutables, encombrants certes, hostiles parfois, mais les rapports de cohabitation sur les ondes, les normes des conversations, les relations avec l'administration ne peuvent pas se comprendre sans intégrer les radio-amateurs au champ considéré. On ne voit pas alors pourquoi se limiter à certains utilisateurs du spectre radio-électrique : les radio-amateurs se réfèrent sans cesse à ces usages professionnels, les cibistes ont eu des problèmes

(1) au sens où Bourdieu l'entend.

de cohabitation avec les modélises, certains cibistes passent "naturellement" aux radios libres, bon nombre écoutent des émissions de toutes sortes grâce à du matériel sophistiqué. Et plus encore, la cohabitation est réglementée par l'administration pour tous ces utilisateurs, qui se trouvent une parenté indéniable. C'est même cette parenté qui séduit bon nombre de cibistes persuadés de s'intégrer grâce à leur appareil, à un monde professionnel qui inclut même la télévision (d'où les pratiques de TV-longue distance en amateur qui se développent). Cette définition d'un "champ de la communication hertzienne" peut paraître trop restrictive ou au contraire trop vaste, incluant des pratiques trop éloignées. La définition n'a pas valeur objective mais pertinence pratique : c'est dans la mesure où les acteurs créent ces frontières, ces rapprochements que le champ peut exister. De fait les cibistes ont bien senti à travers les "réticences" des radio-amateurs qu'ils envahissaient un champ déjà balisé par d'autres. La particularité de ce champ est constituée par ses principes de définition : technologique et administratif (réglementaire). Ces frontières, à la fois délimitées de l'extérieur et floues, sont en constante redéfinition et le jeu des rapports entre les acteurs dans le champ est essentiellement basé sur les règles de distinction que chacun y produit, définissant le champ différemment tant par rapport à l'extérieur (certains vont y inclure l'informatique, d'autres non) qu'à l'intérieur du champ (distinctions professionnel-amateur, utilitaire-convivial etc... tout indice pouvant servir de frontière).

On peut ainsi constater que nous avons délibérément réduit l'étude de la vie associative cibiste à ses divisions internes sans les référer au champ dans lequel la CB se définit. Mais, encore une fois, le niveau d'observation adopté pour l'analyse importe peu, puisqu'il s'agit de mettre à jour les règles de constitution du champ, réalisée à travers des normes communes qui organisent les pratiques des acteurs.

Cette précision sur la notion de champ était néces-

saire pour introduire une notion dérivée, le champ micro-social, que nous mettrons à l'oeuvre pour l'étude de la vie locale des cibistes. Gérard Althabe l'a particulièrement développée dans l'étude des grands ensembles (champ micro-social résidentiel) et depuis peu dans l'analyse des rapports sociaux dans les entreprises. Le champ micro-social se définirait selon nous par trois critères :

- zone d'interaction régulière entre acteurs (finalisée ou non) : c'est en ce sens qu'il s'attache à une démarche micro-sociologique, partant de comportements observables dans un espace micro-social.
- définition de normes constituant un mode de communication. Des injonctions, des interdits, des modèles sous-tendent le jeu des classements et des jugements.
- affirmation d'une élite et d'un pôle négatif, l'une porteuse et productrice de la norme, l'autre occupant la place de l'accusé, du repoussoir dont le rejet permet au groupe de stabiliser le conflit incessant des classements et des jugements.

La zone d'interaction n'est pas définie a priori comme champ micro-social: dans la production de la norme, intervient précisément la définition des frontières extérieures du groupe constituant le champ micro-social, définition toujours conflictuelle, socialement caractérisée et qui ne se stabilise que dans le double dégagement de l'élite et du pôle négatif.

212. Une zone d'interconnaissance

L'observation de la vie cibiste locale montre une régularité de contacts, un redoublement des relations en fréquence et face-à-face, une multitude d'activités "extra-hertziennes" (!) qui parviennent à créer une zone

d'interconnaissance assez dense. Chaque cibiste indique ainsi son département à la suite de son indicatif lorsqu'il est hors de son lieu d'émission habituel. L'habitude de la comparaison entre QRG (fréquences) de telle ou telle ville (la QRG de Rennes, de Paris, etc...) laisse supposer un jeu de frontières entre systèmes de communication assez clos sur eux-mêmes et facilement distincts.

Ces impressions, ces classements spontanés regroupant tous les cibistes d'une localité dans une unité, s'appuient sur l'expérience quotidienne : lorsqu'on branche son TX très régulièrement, on repère rapidement les indicatifs, on remarque les assidus, les leaders, les différents styles, les affinités etc... On arrive ainsi à stabiliser une vision d'un monde social pourtant théoriquement ouvert à l'infini. Les principes techniques qui sont à la base de la communication CB induisent nécessairement une limite spatiale et créent les conditions d'un espace de "cohabitation" sur les ondes. Au delà de 80 km (maximum) avec les postes existants, en AM, on ne peut plus entrer en communication. Pour la BLU (autre mode de modulation), le rayon est identique (un peu plus, souvent) mais on peut par contre entrer en contact à partir de 500 kms et au-delà. On rejoint alors le domaine du DX, de la longue distance. Ces contacts lointains sont rarement réguliers et plus incertains techniquement : les conditions de propagation atmosphérique sont alors décisives. Certains cibistes passionnés de DX sont organisés en réseau : ils portent le même indicatif et changent seulement de numéro (ex les "Sierra Bravo", les "Alpha Victor"). Mais le réseau reste très lâche et actif seulement au niveau local. La plupart des cibistes qui modulent en BLU captent facilement les émissions dans un rayon identique à celui de l'AM et sont amenés à se référer à cette même zone d'appartenance.

Le troisième mode de modulation, la FM, permet

une transmission plus stable, ne troublant pas les téléviseurs (1) mais il possède en général une portée plus limitée que les autres (d'où les protestations des associations lorsque seule la FM fut autorisée en 1980). De fait, il s'établit une zone de reconnaissance variée selon les matériels possédés, selon la possibilité de changer de mode de modulation ou non, selon la localisation du point d'émission habituel (présence d'obstacles ou non). Mais le jeu des transmissions fait que chacun arrive malgré tout à savoir ce qui se passe sur une zone identique.

Car c'est un élément essentiel de la communication CB (nous y reviendrons) : elle est à caractère public et il est pratiquement impossible d'être assuré de se trouver en conversation duelle de type téléphonique, même si l'on a rusé pour écarter les éventuelles "oreilles sales".

Après 6 mois de présence régulière sur la fréquence, n'importe quel cibiste pourra brosser le tableau des groupes, des leaders, des styles dans une zone qu'il rapportera en général à la principale ville qui en est le centre. Si la pratique de la CB à la campagne est très répandue, l'intense activité, la densité des communications sur une ville conduisent ceux qui sont dans un rayon de 40 km à s'y rattacher et à constituer une zone d'interconnaissance. Certaines petites villes parviennent à créer elles aussi un réseau stable mais le rôle des organisateurs, des leaders est alors essentiel. Par contre, les grandes agglomérations focalisent spontanément le flux des conversations.

Le champ micro-social s'organise ainsi sur la

(1) Les autres modes non plus si les appareils CB et surtout les téléviseurs étaient réglés et construits aux normes.

base des limites techniques du medium et de la densité propre aux villes : l'analyse de la vie locale ne peut découler d'un découpage extérieur mais doit se référer aux frontières produites par les acteurs eux-mêmes. Une géographie cherchant à stabiliser, à "objectiver" ces frontières ne ferait qu'imposer une vision supplémentaire non pertinente pour la compréhension de la production d'un champ micro-social.

S. L.

213. La route

Malgré tout, cette réduction de la communication CB à des réseaux stabilisés autour de noyaux urbains ne peut rendre compte de ce qui est associé spontanément à la CB et qui reste un usage essentiel : la pratique en voiture, sur la route. Ce lien voiture-CB se maintient malgré les fluctuations dans les usages : les professionnels de la route constituent un contingent stable d'utilisateurs de la CB. Significativement, nous parlerons plutôt "d'utilisateurs de la CB" que de cibistes : leur monde de référence, lorsqu'ils utilisent la CB, reste le monde des collègues, le monde des professionnels de la route. La distinction est très facilement faite avec le cibiste modulant en "push-pull" (voiture) pendant son trajet pour aller au travail ou au supermarché : il s'adresse à un milieu local identique à celui des stations fixes. Le fait d'être en voiture ne modifie pas son "enracinement" dans un espace local.

Par contre, un groupe de professionnels comme les routiers n'entre que rarement en contact avec des cibistes non-routiers. Au sein même du "monde de la route", du "champ micro-social de la route" s'il pouvait exister, ils restent encore à part et le dominant d'ailleurs totalement. Le routier utilisateur de la CB ne s'insère pas

dans un nouveau système de relations : la CB outille seulement des rapports entre collègues d'une même corporation, qui ont déjà leurs lieux de rencontre, leurs codes, voire même leurs organisations. Le mode de relation entre routiers - chez qui solidarité et autonomie sont menées de front jusqu'à devenir parfois corporatisme et individualisme - n'est pas sans rapport avec la sociabilité cibiste : ce modèle routier fonctionne même comme une référence pour beaucoup, de même que le modèle "motard". Mondes d'hommes, semblables par la puissance supplémentaire que leur apporte une technique et en même temps rivalisant de cette même puissance, d'autant plus solidaires et chaleureux qu'ils sont toujours renvoyés à un isolement permanent... qu'ils recherchent. Ce modèle est déjà apparu dans l'observation de la vie associative où les routiers jouent un rôle actif, de façon étonnante si l'on se réfère à leur tradition "anti-organisation".

Bon nombre d'entre eux, utilisateurs de CB, deviennent en effet cibistes et continuent à moduler localement, à participer à la vie d'un club et dépassent ainsi leur milieu routier de référence.

Les autres usages de la CB sur la route, qui ne relèveraient ni d'un champ local, ni d'un champ professionnel, sont en fait très restreints et relèvent du passage d'un cibiste dans un nouveau champ local (où l'on peut comparer les fréquences, à l'occasion d'un séjour de vacances, par exemple : "c'est plus sympa, c'est plus actif, c'est moins pourri, etc...") ou d'une succession de contacts le temps d'un voyage, contacts éphémères et non renouvelés, ce qui semblait l'attrait principal de la CB, mais en constitue en fait un usage très limité. Ici, des données chiffrées seraient nécessaires pour argumenter ces impressions, partagées par le milieu dès que l'on dépasse les discours mythiques sur la CB. Malheureusement une évaluation de ce type demanderait un dispositif

en note

d'écoute complexe impossible à mettre en place, et ferait appel à des critères d'analyse très incertains : On conçoit la difficulté qu'il pourrait ainsi y avoir à chiffrer un phénomène du type "conversations dans la rue et dans les lieux publics".

Retenons qu'une nouvelle "paternité" a contribué à organiser les pratiques de la CB : avec les radio-amateurs, les routiers représentent les groupes sociaux dont la sociabilité servira de référence aux cibistes. Nous nous attacherons plus spécifiquement à l'analyse d'un réseau local, en dégageant ces influences et en présentant en contre-point d'autres types de réseaux locaux que nous avons observé.

22 - UNITE DU CHAMP ET DIFFERENCIATION INTERNE

Les relations entre cibistes à un niveau local présentent un intérêt particulier pour toute étude des modalités de structuration d'un groupe social, pour la compréhension de la rationalité des identités, des appartenances etc... Apparemment en effet, ce groupe doit se constituer à partir de rien, sans repérage préalable possible, sans traits culturels communs : c'est un des credo de la CB, la diversité sociale y est extrême. La logique de la production de l'unité du groupe et dans le même temps de ses frontières internes peut apparaître alors en pleine lumière.

Pourtant, nous l'avons souligné, ce champ est, déjà occupé : des références aux radio-amateurs, aux routiers mais aussi aux associations nationales qui ont contribué à mettre en forme le discours cibiste, balisent déjà le champ des pratiques possibles. Tous ces éléments forment l'ossature de la norme du réseau local qui ne sera pourtant constitué en champ micro social que dans

et constitue l'unité culturelle des cibistes

la mesure où des acteurs locaux s'emparent de cette norme et la concrétisent, la mettent en oeuvre pour organiser un milieu cibiste à l'origine informel.

Les références extérieures servent à soutenir avant tout la vision unitaire du monde cibiste : on se réfère aux radio-amateurs ou aux routiers, pour s'emparer de certains modèles mais aussi pour s'en distinguer. De même pour les associations nationales : on reprend les thèmes qu'elles développent dans les revues tout en rejetant leurs caractères partisans et leurs débats internes pour fonder localement du "commun", de "l'entre-nous". Mais, autant les discours sur la CB prennent rapidement chez les cibistes l'apparence de stéréotypes du "bon groupe", de la communauté (la diversité sociale, la rencontre, l'auto-discipline, les services etc...), autant les pratiques observées sont remarquables par la ségrégation importante qui les caractérisent. Le marquage social réapparaît partout dans la conversation elle-même (cf. ch. 4.5.6) mais aussi dans la stabilisation des relations (médiatées et face-à-face). Le discours unitaire rituel disparaît rapidement sous la nécessité de se distinguer à l'intérieur même du champ micro social local.

qu'il y a des grandes villes

A l'échelon rennais, 4 groupes organisent ce champ micro social :

- un groupe tourné exclusivement vers l'assistance et qui module peu pendant la semaine. Il est organisé en association (Entraide et Défense des Cibistes). Un autre groupe relèverait de ce pôle (Canal 9) mais sa taille restreinte à 4 ou 5 personnes et son activité limitée à l'écoute sur un seul canal le font apparaître comme professionnel et sans influence sur le champ.

- un groupe de jeunes (16 à 23 ans environ) qui module principalement en FM, qui occupe la fréquence très régulièrement le soir, et qui se voit souvent dans

des lieux de rendez-vous informels (ex : bowling).

- un noyau occupant un canal (le 38 en AM) de façon privilégiée, organisé en association pendant 3 ans : autour d'un groupe de 5-6 personnes assez stables, viennent se greffer la masse des pratiquants de l'AM qui savent qu'on peut toujours trouver quelqu'un sur ce canal et qui ont affaire à ce groupe pour du commerce de matériel et des conseils de bricolage. (Une vente publique mensuelle avait lieu jusqu'à Mai 84).

- un réseau de correspondants se retrouvant régulièrement sur le "415" (= canal 41) en BLU, ses membres sont plus âgés et pour beaucoup extérieurs à la ville de Rennes elle-même. Les relations extérieures à la CB y sont très limitées.

Nous serons amené à comparer plus loin différentes caractéristiques de ces groupes : ils recourent à eux quatre les grandes tendances des pratiques cibistes et on ne peut choisir un type de pratique sans se retrouver classé dans ces grands pôles. Bon nombre de pratiquants restent très éloignés des groupes eux-mêmes et n'ont parfois aucune relation avec eux : mais ces petits noyaux totalement indépendants ne manquent pas de se repérer entre ces groupes plus visibles, de connaître les rumeurs qui circulent sur les uns ou les autres, de formuler des jugements, de copier certains modèles de pratiques.

Ces quatre groupes nous intéressent, non par le fait qu'ils organiseraient tous les cibistes, mais par la répartition du champ micro social qu'ils réalisent, par son organisation en modèles et en normes différenciées. Deux d'entre eux sont organisés en institutions ou l'ont été (EDC et CBA). Les deux autres se caractérisent par l'occupation régulière de la fréquence et la stabilité des relations instituées. Dans tous les cas, ils apparaissent comme "porte-paroles" des cibistes parce qu'ils

énoncent des jugements, pratiquent des classements et mettent en oeuvre un style de communication en groupe, de façon consistante.

Mais leurs positions sont contradictoires car occupant chacun un pôle des pratiques, ils ne manquent pas de se classer sans cesse entre eux : une hiérarchie s'établit qui est intégrée par les dominés eux-mêmes. Elle recoupe la hiérarchie des modes de modulation :

* le 415 (en BLU) représente la CB-Parlement, où le débat est organisé, où la politesse envahit tout le discours, où la perfection technique veut se rapprocher de celle des radio-amateurs. La BLU permet de plus des contacts plus lointains et rend, de fait, toute rencontre hors-fréquence beaucoup plus rare, ce qu'apprécient ces participants, qui craignent la confusion CB-vie privée et l'invasion.

* la FM (souvent en dessous de 22 canaux) où les conversations sont tenues à la vitesse d'un dialogue face-à-face, où les sujets passent du coq-à-l'âne, où les délires verbaux sont bien venus, où les ragots sur la vie privée de l'un ou l'autre sont omniprésents, dans la mesure où les rencontres face-à-face en groupe redoublent systématiquement les relations en fréquence. La FM, de fait, ne permet que des contacts de portée limitée et tous les pratiquants de ce réseau FM habitent la ville.

* le 38 en AM qui valorise son rôle d'auberge espagnole (les conditions techniques y contribuent puisque la plupart des cibistes modulent en AM) mais qui a bien du mal à gérer cette diversité parfois très conflictuelle : il peut osciller entre les deux styles (415 ou FM) et son leader joue sur les deux tableaux.

* EDC reste en dehors de la fréquence et utilise

la CB principalement pour les assistances où le groupe entre en relation avec lui-même ou avec des professionnels des secours ou de la sécurité. La position est donc délibérément hors-jeu dans les classements de style mais ce choix du hors-jeu s'ancre lui-même dans un jugement porté sur les pratiques des autres.

Chaque groupe ne se constitue qu'en jugeant les pratiques des autres, mais les interférences pratiques sont en fait peu nombreuses : quelques cibistes font le va-et-vient et assurent la circulation des rumeurs sans parvenir à s'intégrer à l'un des groupes (l'exemple type étant un personnage appelé zig-zag (!) dont la spécialité est d'entrer dans les conversations pour dire qu'il est là ou pour faire passer un message de l'un à l'autre : "Untel, on te demande sur le 38...").

Le modèle incarné par le 415 s'impose comme la norme dominante et tient à se présenter comme tel, à se mettre en scène ("c'est une longueur d'onde très sympathique. Ça au moins, c'est de la radio"). Et cette référence s'impose aux autres, qui ne peuvent moduler de la même façon malgré toute leur bonne volonté, car leurs caractéristiques culturelles sont trop différentes. Les jeunes de la FM savent bien qu'ils sont considérés comme les "petits" de la CB, que leurs conversations sont parfois "creuses". Sur le 38 AM, on n'ignore pas sa réputation de "bazar permanent". Cette unité de repérage des positions des uns par rapport aux autres laisse apparaître la norme qui organise le milieu et le hiérarchise. Chaque groupe pourtant prend ~~bien~~ soin de préserver son autonomie technique, chacun à un extrême de la bande 27 et avec des modes de modulation différents : la production de lieux différenciés, voire l'appropriation de certains canaux, ~~nou~~ effacent pas pour autant la circulation d'une norme unique.

Mais loin d'être une agora où un débat permanent serait possible, la CB se caractériserait plutôt comme un lieu minimal de transaction pour la répartition d'espaces autonomes : la cohabitation est inévitable et le symbole en est ce canal d'appel (le 27) qui fonctionne comme un lieu de rendez-vous ou plutôt comme un marché où se réalise la conjonction d'une offre et d'une demande particulières. Mais la transaction publique ne portera que sur des préliminaires, l'échange devra aussitôt aller occuper une place spécifique (changement de canal) (1).

Cette ~~contrainte~~ ^{réduite à l'extrême} d'une transaction publique tend à être ~~réduite en brèche~~ ^{levée} par l'apparition de ces "territoires autonomes" où "l'espace public CB" est d'emblée fractionné en particularismes sociaux. Le canal d'appel commun qui symbolise cette cohabitation inévitable, cette unité du champ, ainsi vidé de sa substance au profit de l'affirmation de "féodalités" qui malgré tout ne peuvent que rivaliser, se classer, se juger et s'organiser en hiérarchie. La norme porte précisément sur ces principes de cohabitation qui, s'ils font l'unanimité dans leurs généralités, sont en fait appliqués de façon très différente. La circulation des accusations entre les différents groupes constitue une activité essentielle de la conversation CB : chaque groupe se différencie dans sa façon de traiter les transgressions de la règle, mais tous s'unissent dans la recherche d'un bouc-émissaire, dans l'accusation contre "les perturbateurs".

(1) On ne peut manquer d'évoquer l'image apparentée de la prostitution où ce passage d'une transaction publique minimale à un échange privé apparaît. Nous verrons précisément que l'exhibition de la demande (ou de l'offre) est difficile à vivre pour les cibistes.

23 - LA CIRCULATION DES ACCUSATIONS

Si l'on observait déjà une unité sur des principes de cohabitation très généraux et sur la valorisation de la CB-rencontre, de la CB-convivialité, on remarque aussi que cette définition d'une norme s'accompagne, avec la même unanimité, de lamentations sur le dérèglement général, sur les perturbations systématiques. Ce thème de discussion devient souvent l'épine dorsale des rencontres entre cibistes inconnus : "Y'a pas mal d'histoires là-dessus, hein, alors y'en a pas mal qui QRT (arrêtent) (~~prononcer "Kyort", du verbe "Kyorte"~~) (...). Ah ouais affirmait Ben, moi c'est pareil dans la région parisienne. Ah ouais, on est tous les uns sur les autres et puis au bout du compte hein, on sait pas quoi dire, alors y'a des stations qui QRT hein..." Ce lieu-commun de la conversation cibiste atteint un tel degré de pression que chacun doit manifester sa distance critique vis-à-vis de la CB et montrer qu'il n'approuve pas les comportements hors normes. Si l'unité se fait pour accuser les perturbateurs, cet impératif de distance et d'affirmation publique de sa désapprobation laisse supposer que la cible des accusations n'est pas claire : chacun doit se mettre en règle par avance, au cas où des jugements sur ses pratiques de la CB se développeraient en accusations.

Nous avons noté en effet la hiérarchie qui s'instaure entre modèles de sociabilité dont certains deviennent référence légitime alors que les autres sont déclassés ; mais ces jugements peuvent très bien glisser à une accusation de transgression de la norme. Aussi, chacun se retrouve menacé d'être désigné comme le perturbateur. Chaque groupe doit alors accuser sous peine de se voir lui-même accusé : au sein même du groupe, on trouvera des perturbateurs à exclure, sur lesquels se centrera la critique.

Par exemple, le 415 va reprocher à la FM de dire n'importe quoi, de délirer parfois, de ne pas respecter les règles d'introduction dans la conversation ou de distribution destours de parole. Ces jugements sont classants, ils marquent une frontière culturelle et une hiérarchie évaluée selon la conformité aux normes édictées par les dominants eux-mêmes (ici le 415, qui s'est imprégné de l'idéologie radio-amateur et s'est assuré ainsi la légitimité des Pères, des Grands Ancêtres). Mais ces jugements peuvent tourner facilement à l'accusation, à la condamnation, d'autant plus vives que, malgré toutes les séparations techniques instituées pour éviter les problèmes de cohabitation, le 415 sait qu'il fait partie du même champ micro-social que ces "rigolos". Face à l'extérieur, la "mauvaise conduite" ou seulement "le faible niveau" de certains cibistes rejaillissent sur tous les autres. C'est d'ailleurs une obsession des associations persuadées que leur faiblesse vient de l'amalgame fait par l'administration, entre perturbateurs et cibistes vertueux. Les cibistes du 415 vont jusqu'à affirmer qu'ils ne sont pas cibistes, mais amateurs radio (mais non radio-amateurs). Pourtant, ils doivent traîner ce boulet que représentent les indisciplinés de toute sorte de la CB. Cette accusation ne peut être tolérée par la FM, ou par le 38 AM, qui se savent bien en position de faiblesse dans la hiérarchie des normes. Aussi, en permanence, chacun doit accuser "certains" cibistes et détourner l'accusation vers eux : en se désolidarisant de ces cibistes perturbateurs, tous les autres peuvent communier dans la célébration de la norme et réduire les jugements qui les visaient à des "nuances" dans la pratique, à une nécessaire "diversité" valorisée en contre-coup par opposition à ceux qui voudraient imposer une purge radicale et une discipline parfaite. En participant à l'accusation collective contre quelques-uns, les dominés peuvent réintégrer la communauté et neutraliser les jugements qui les visaient. Certains d'entre eux, candidats à la domination, peuvent même exclure les perturbateurs tout en

préservant le discours sur la diversité, pour contrer les modèles culturels particuliers de la norme qu'imposent certains : "D'accord pour sanctionner les perturbateurs mais gardons malgré tout notre indépendance et notre diversité".

C'est d'ailleurs dans ce mouvement, que personne ne peut contrer car appuyé sur le mythe fondateur de la CB (la communication dans la diversité), que se révèlent la faiblesse et la difficulté de stabilisation du champ micro-social cibiste : les accusations peuvent en effet continuer à circuler en prenant prétexte de toute diversité de pratiques, diversité qu'il est interdit de vouloir restreindre.

Cette instabilité, cette circulation incessante des accusations relèvent de la cohabitation imposée et du jeu des classements qui en naît. On peut l'observer aussi bien dans un grand ensemble que dans une entreprise ou dans un lotissement... : c'est le principe même du champ micro-social, qui parvient cependant à se stabiliser le plus souvent par la fixation de l'accusation sur quelques-uns. Mais dans le cas de la CB, ces accusations s'avèrent particulièrement déstructurantes en raison des propriétés techniques du medium. Si tous sont d'accord pour condamner les perturbateurs, il reste pratiquement très difficile d'identifier ceux qui font des porteuses (1), passent de la musique ou d'autres enregistrements en bloquant un canal. Ces perturbations sont les plus condamnées et sont assimilées à des actes de vandalisme délibéré, contrairement, aux transgressions des règles de politesse, ou des tabous (ni sexe, ni politique) qui sont condamnées mais dont les auteurs peuvent être aisément reconnaissables. Même dans ce dernier cas, des insultes ou des remarques choquantes peuvent cependant être émises dans un anonymat assez sûr.

(1) "Faire une porteuse", c'est émettre une onde en appuyant sur son micro sans parler : on obtient un bruit parasite modulé qui couvre les émetteurs de puissance égale.

La protection de l'intimité que permet la CB, se transforme ainsi en jeu de masques autorisant toutes les transgressions. La fréquentation prolongée du milieu cibiste hors fréquence permet d'apprendre que bon nombre des moralisateurs, des donneurs de leçon et des va-t'en-guerre contre les perturbateurs, ont eux-mêmes émis des porteuses, ou fait des farces à des inconnus.

Plusieurs interviewés nous ont fait des récits vantant les farces des plus raffinées qu'ils avaient réalisées (ex : guider un semi-remorque dans les petites ruelles du Centre Ville au point qu'il y reste coincé, guider quelqu'un qui cherche un restaurant vers un cimetière, faire croire à la police qu'il y a un accident, etc...) L'anonymat permet d'oser bien des dérangements auparavant impensables. Mais tous ces récits sont construits comme ceux des délinquants que nous avons eu l'occasion d'interviewer pour d'autres travaux : on peut en parler parce que c'est du passé, parce qu'on reconnaît ses torts et qu'on a pris de bonnes résolutions. Cette fonction rédemptrice du récit des transgressions passées se retrouve chez les cibistes. Mais la délectation du récit, sa mise en scène devant les copains, montre que cette attirance n'a pas disparu : et l'on apprend ainsi que telle porteuse, tel soir, c'était ce même cibiste repentant...

Les possibilités techniques du medium autorisent ces actes délectueux et rendent très difficiles la fixation des accusations sur certains : le soupçon est permanent et cela explique la nécessité de tenir par avance, par prévention, un discours porteur de la norme. Mais la tentative de focalisation des accusations sur certains reste vitale pour le groupe. On peut observer déjà la place que tiennent ces perturbations dans les conversations elles-mêmes. Certains soirs, plusieurs heures vont être passées à discuter de la porteuse qui perturbe la discussion ... sur la porteuse ! Plutôt que d'abandonner, ou

de chercher refuge sur d'autres canaux, certains vont discuter pour savoir de qui il s'agit, ou bien vont insulter la porteuse.

Tolérance et lynchage

Cette perturbation peut être vécue comme une conséquence même des contraintes de la CB. Ainsi le président de l'AFA nous déclare : "C'est presque un bien qu'il y ait des porteuses dans la CB parce que ça veut dire vraiment que la CB représente notre société". La tolérance, la valorisation de la diversité conduit à accepter la contrainte d'un accès public à la CB et à admettre l'impossibilité d'une clôture du groupe sur lui-même. Ce que tentait de neutraliser la constitution de groupes distincts sur la fréquence, et ce que met en évidence la perturbation, c'est le caractère public irréductible de ce médium : valoriser ce côté public, la rencontre "sans barrières", c'est aussi admettre la possibilité des agressions, des conflits, c'est admettre la menace potentielle de son intimité, qui commence dès la possibilité, offerte par le médium, de l'écoute anonyme. Nul ne peut se croire à l'abri des regards, en l'occurrence des oreilles qui sont alors désignées comme "oreilles sales" : le groupe ne peut jamais se clore, il doit nécessairement cohabiter.

- Mais cette apologie de la diversité qui conduit en même temps à une impuissance politique n'est pas du goût de nombreux cibistes. Et le passage de l'insulte aux représailles violentes (en face-à-face) n'est pas rare. Chaque cibiste fait d'ailleurs le récit de ces chasses aux perturbateurs des temps de la "Grande Confusion" (où ces mêmes chasseurs se permettraient à leur tour porteurs et farces du même acabit). Car si l'on peut être anonyme en CB, il ne faut pas néanmoins abuser de cette

possibilité. A partir des principes de goniométrie et grâce aux variations d'intensité du signal sur les récepteurs, trois cibistes motorisés peuvent repérer un quatrième qui émet, par exemple, une porteuse. Et les récits de lynchage ne manquent pas : mais on agresse rarement physiquement malgré les menaces, on préfère s'attaquer à cet appendice, à cet amplificateur de la puissance humaine, le matériel CB. Les antennes sont pliées, cisailées ; ou, comme on nous l'a raconté, on s'arrange pour faire "griller le TX" (l'appareil) ou, plus raffiné, on oblige le perturbateur à rouler lui-même avec sa voiture sur son TX...! Tout ce déploiement de violence est toujours réalisé au nom de la "salubrité publique" et de la réputation de la CB qu'il faut préserver face à l'extérieur. Et les effets salvateurs de ces accès de violence ne sont pas négligeables puisqu'ils ressoudent le groupe pour un temps et lui donnent un sentiment de puissance sur lui-même.

Certains personnages locaux ont réussi à focaliser sur eux cette agressivité et ont contribué malgré eux à l'émergence des leaders des groupes cibistes comme chefs, porteurs du bras vengeur du groupe, qui advient ainsi à l'existence sociale. A Rennes et sur toute la Bretagne, le plus connu est sans doute le radio-amateur, téléamateur et cibiste connu chez les cibistes comme "DX-TV". Tous les cibistes connaissent le personnage par ouï-dire, cela fait partie du savoir cibiste. DX-TV incarne l'ennemi des cibistes et l'on continue à voir en lui le responsable de bon nombre de perturbations. Car, paradoxe, il est devenu lui-même cibiste ! Autre étrangeté, il est radio-amateur, pionnier de la TV longue distance et fort connu pour cela : il représente le pôle de la compétence à son point culminant, inaccessible pour les cibistes et il est associé à l'image du radio-amateur, l'ancêtre qui ne reconnaît pas son rejeton (la CB) et maint analyste verrait dans les critiques qui lui sont faites, une nouvelle version du meurtre du Père. En ce sens, ce perturbateur mythique est tout à fait particulier et les rejets qu'il suscite vont au-delà du mécanisme d'exclusion -lynchage observé au sein des cibistes ordinaires.

Les accusations remontent très loin. Écoutons le récit que nous en fait un cibiste (1) : "C'est un monsieur qui rackettait les cibistes sur la route. Parce que voilà, il faisait du DX Télévision. Ça marche bien son affaire. Ce qu'il y a, alors le cibiste qui arrive dans le milieu de Rennes le brouillait à 3 kms. Alors il rackettait les cibistes dans la journée. Il était transporteur, il coinçait les cibistes, il prenait le numéro de la voiture et l'envoyait à la DTRE directement et il l'a toujours fait depuis 1979. C'est pas des menson-

(1) Il est entendu que nous ne cherchons pas à démêler le vrai du faux dans ces récits puisque leur caractère mythique nous intéresse avant tout.

ges, voilà les écrits. Il m'a envoyé des lettres de menaces, il a donné des noms à la DTRE. Il coinçait les voitures avec son camion : "voilà ton numéro, tu me donnes 25 francs où je donne ton nom à la DTRE. Les mecs, ils ont payé. Moi j'appelle ça un mauvais sujet, c'est un détracteur de la CB (...). Mais c'est que maintenant avec les routiers qu'il y a, c'est fini. Au début, il a déjà pris une branlée, faut être franc, par (X). Il l'a secoué, (Y) était prêt à recommencer".

Mais, depuis, la place de DX-TV au panthéon des perturbateurs est restée inégalée, en grande partie parce qu'on pouvait moins s'attaquer à lui, qu'à d'autres cibistes très dominés. Voici la diatribe qu'on pouvait entendre pendant deux heures un samedi soir :

"Je te dis que c'est toi, DX-TV, t'es un con, je sais que c'est toi. Je te reçois avec le même Santiago (...). C'est toujours toi qui fais la porteuse mais ça ne me gêne pas du tout. Chaque fois que tu fais la porteuse, je mets mon ampli en route, j'arrive à passer par dessus (...). Pour moi, il faut que tu QRT, parce que si tu ne t'arrêtes pas, c'est ta tête qui va s'arrêter. Parce que tu risques qu'un jour je te coupe la tête, je la mets dans mon coffre, et je la ramène avec moi. Tu continues à faire de la télé mais tu viens pas emmerder les gens qui font de la CB. Mais je te préviens déjà d'avance, qu'à la prochaine fois que je vais te voir, je vais te casser la gueule(...). Depuis 2 ans tu m'avais menacé d'envoyer TDF. Mais je veux bien, je veux bien passer devant le tribunal. Non je préfère payer 1 000 francs pour avoir le plaisir de te casser la tête".
(Interrompu plusieurs fois par un anonyme "Le 27 n'est pas un parking" et par une porteuse).

Nous avons évoqué coup sur coup la crainte du voyeurisme qui découle des propriétés publiques du médium et le lynchage qui permet de désigner une victime pour sortir du cercle des accusations que l'aspect public-anonyme de la CB rend impossible à rompre.

Ces deux thèmes (voyeurisme et lynchage) se trouvent déjà associés dans un texte de René Girard où il évoque "le mauvais oeil" (1) : "Dans toutes les sociétés où les propensions à la violence collective continuent à fermenter, la terreur du "mauvais oeil" est présente, et elle apparaît sous forme d'une crainte, en apparence rationnelle, des regards indiscrets, crainte dont fait partie, bien entendu, "l'espionnage" du temps de guerre (...). De nos jours, l'accusation du mauvais oeil peut prendre une forme subtile mais c'est toujours le groupe humain aux prises avec des tensions trop fortes et des conflits insurmontables qu'elle tente, et la tentation consiste à projeter l'indignité et l'insoluble de ces tensions sur une victime qui, bien entendu, n'en peut mais". Et il s'appuie sur l'exemple des "Bacchantes" où la "mala curiositas" de Penthée, le désir pervers dont il fait preuve d'espionner les Bacchantes, excite la rage de celles-ci".

On ne peut s'empêcher de regarder, de même qu'à la CB, on ne peut s'empêcher d'écouter et l'on ne comprendrait rien à l'activité CB si l'on n'insistait pas sur l'importance prépondérante de l'écoute, beaucoup plus répandue que la conversation. Mais plus encore que l'écoute réelle, impossible à définir, c'est l'écoute supposée qui modèle les conversations et l'organisation des groupes.

Il en résulte une impossibilité à clore un groupe social, à le structurer de façon indépendante et stable,

(1) GIRARD, René : "Des choses cachées depuis la fondation du monde" Grasset, 1978, pp. 162-163 (éd poche).

et la nécessité de se mettre en scène, de se référer à la totalité potentielle des cibistes, en s'exposant à leurs regards, à leurs jugements ... et à leurs perturbations. Les cibistes sont ainsi condamnés à cohabiter et ne peuvent espérer réussir un lynchage qui assure l'unité du groupe de façon durable : le "mauvais oeil" ou "l'oreille sale" est partout, elle tourne sans arrêt et les opérations violentes contre un membre du groupe ne mettent jamais fin au cercle des accusations.

24 - LE CHAMP MICRO SOCIAL ENTRE MEDIUM ET FACE A FACE

Ce jeu sans fin des accusations est provoqué et aggravé par l'anonymat, par la protection et la distance créée par l'appareil : pourtant les actions de représailles contre les perturbateurs sont des passages à l'acte où l'on saute sur la scène, où l'on transgresse la frontière produite par le médium. Il s'avère en fait que ce cas n'est pas exceptionnel et que la sociabilité cibiste se déroule en permanence sur une double scène médiatée et face à face. Aucun cibiste ne se satisfait d'une relation médiatée stricte mais en même temps, le passage à la relation face à face semble multiplier les problèmes d'organisation du groupe.

Ce paradoxe apparent de la CB qui consiste à chercher la rencontre en s'isolant et en évitant la présence des corps laisse entendre que l'appareillage, la mise à distance sont indispensables à la rencontre même. L'effacement des barrières que vantent tous les cibistes (plus d'âge, de sexe, de classe, de métier : un être neuf est possible) se trouve réalisé par l'effacement des corps. La rencontre face à face est supposée marquée de façon indélébile par les propriétés héritées de chacun : les corps sont alors classants de multiples façons, à travers

l'espace social de rencontre (on ne rencontre pas n'importe qui, n'importe où), les rôles (rencontres organisées selon un but le plus souvent, sur la base d'une coopération : les métiers, les positions sociales apparaissent), le vêtement, "l'hexis", etc...

La CB, nous le verrons, n'est pas à l'opposé absence des corps (cf la voix), ni absence des classements; mais le projet cibiste s'appuie sur la recherche de ce double effacement : le classement social se retrouve ainsi assimilé à un marquage naturel, dont on peut se débarrasser par une accentuation de la distance au corps. À la nature, par une hyper socialisation qui produit un monde aux frontières "abstraites", de "pure forme", où la capacité culturelle de l'homme à se créer de l'origine est à son comble. Ce monde n'est surtout pas fusionnel : les corps en sont absents et tout indique une sociabilité maximale, une distance vis à vis de tout marquage naturel et corporel, - comme nous le verrons dans les conversations - et le développement exacerbé de la capacité humaine à produire un monde social, à créer de la frontière arbitraire, à s'appropriier. Cette appropriation constitutive de l'échange se marque ici de façon absolue par une tentative de mise entre parenthèses des corps. Un de nos interlocuteurs mettait en évidence sa représentation de l'effacement des corps, en vantant l'hypocrisie, l'anonimat permis par la CB : "On ne te voit pas, c'est l'Autruche, il voit pas sa tête, tout le reste est dehors mais il voit pas sa tête" (n° 25). La métaphore s'avère très parlante. L'obsession de cacher sa tête, la jubilation de pouvoir être protégé, se traduit par l'exposition de tout le reste du corps, malgré lui. À la CB, en effet, les marquages corporels et sociaux reviennent malgré les masques qu'on se donne. Pour se cacher et être absent à soi-même, il ne suffit pas de s'abriter derrière la CB.

De plus l'autruche se cache la tête en cas de danger. Quelle est l'expérience faite par le cibiste qui le conduit à redouter ce face à face ? Nous y reviendrons au dernier chapitre.

L'effet d'absence du corps provoqué par la médiation technique peut être interprété cependant d'un autre point de vue, comme relevant d'une extension infinie des limites du corps, et permettant une adéquation de l'expérience corporelle à l'ensemble de l'espace défini par la connexion technique. De cette double possibilité d'expérience à partir d'une médiation technique, découlent deux orientations "existentielles" chez le cibiste :

- il peut s'investir totalement dans cette nouvelle dimension de son être social, "coller" à cette extension corporelle, se faire une identité nouvelle en abandonnant les marquages corporels originels, s'approprier cette nouvelle peau hertzienne. Il prend ainsi "à la lettre" le nouvel univers social créé par la médiation technique.

- il peut aussi mesurer l'arbitrarité des définitions de soi, leur relativité selon les situations : il décolle là aussi des marquages corporels originels, non pour se réinvestir dans une nouvelle dimension qu'il produit comme réalité, mais pour jouer de la fiction qu'est son image corporelle propre. Il peut alors multiplier les jeux de rôles, s'enivrer à la limite de cette ubiquité où aucune identité n'est stable.

Cette deuxième hypothèse a été évoquée par Claude Baltz à propos des messageries "Gretel" de Strasbourg, en parlant de Grand Jeu (1).

(1) Baltz, Claude : "Messageries Gretel : images de personne (s)" in Bulletin de l'IDATE, Montpellier, 1983.

Or, les cibistes semblent manifester la plus grande crainte face à cette possibilité de dissolution des identités permise par la fluidité des limites du corps. Le jeu des identités est pratiquement inexistant en CB, dès lors qu'on a fixé un nouveau nom (l'indicatif, la QRZ). Le repérage des propriétés de chaque interlocuteur (QRZ, lieu d'émission : QTH, prénom, matériel) est une activité essentielle de la conversation. Les cibistes développent avant tout un effroi devant la multiplication possible des miroirs...

René Kaës (2) mettait en évidence les deux scénarios tout aussi périlleux dans la situation de groupe large: "demeurer dans l'enclos de l'espace spéculaire (ou) s'engloutir dans l'abîme du miroir". La situation de communication médiatée par la CB semble proposer la même alternative:

- fixation à une nouvelle identité permise par l'appareillage et totalement réflexive (l'extension infinie étant clôture et définition d'un monde à partir de soi, arbitraire totale positivée dans un nouvel espace et dans un nouveau corps).

- multiplication sans fin des identifications, décentrage radical du sujet par rapport à son propre corps.

Les conditions de cette expérience du groupe large, telles que Kaës les décrit, en reprenant G. Pankow sont tout à fait analogues à celles rencontrées sur la fréquence en CB. Il souligne ainsi "la pluralité, l'anonymat, la distance, l'illimitation de l'espace et du corps" et plus loin que "l'impossibilité de faire jouer au regard et à la vision sa fonction primordiale de contrôle de l'espace, c'est-à-dire des objets comblants qui s'y logent, accentue le désarroi et la détresse". On conçoit dès lors que chez les cibistes cet effroi prend souvent le pas sur la jubilation (face à l'image spéculaire) et qu'ils vont tenter de sauter sur la scène, de passer

(2) Kaës, René : "L'appareil psychique groupal", Dunod.

à l'acte dans le "visu" ou dans une sociabilité associative : cette opération ne fera, nous le verrons, qu'accentuer le sentiment d'impuissance à décoller des marquages corporels et sociaux, malgré l'espoir mis en la CB, et l'on assistera plutôt à la réapparition active et violente des clivages ou à l'abandon au chef.

Comment structurer alors un groupe à partir de cette expérience de dépossession individuelle des limites du corps ? Le corps groupal ne parvient semble-t-il jamais à combler cette dépossession, tant qu'il demeure sur la fréquence : "Personne ne peut survivre sans les limites de son corps. L'ouverture à l'infini est dangereuse" (1). L'appareillage de la relation qui fait disparaître le face à face, préserve certes une sécurité élémentaire, mais le cibiste doit se défendre contre les effets de ce dépassement des limites du corps : expérience de l'ouverture infinie, multiplication des miroirs sans référents stables, groupe cibiste toujours démembré. La précarité de la relation sur les ondes correspond à ce risque permanent de dissolution de soi par la perte toujours renouvelée de l'interlocuteur : on ne parle qu'à un miroir qui peut se briser d'un moment à l'autre. Nous verrons dans l'analyse des conversations à quel point l'activité essentielle du cibiste est centrée sur le maintien du lien, le témoignage ou la vérification de la présence, le signalement des pertes, disparitions, faiblesses dans la transmission.

La communication cibiste ne présente pas en effet les caractéristiques d'un Grand Jeu d'identités mais doit plutôt être comprise comme une défense face aux effets destructurants du médium :

(1) G. Pankow, citée par Kaës, op. cit.

1 - le cibiste tend à neutraliser les impératifs de "publicité" du médium, en cherchant à s'isoler de multiples façons (en groupe ou à deux), en évitant d'appeler au hasard et d'étaler ainsi une demande de relation de façon impudique (l'insistance à appeler quand personne ne répond est perçue comme impudeur et chacun tend à limiter ses appels à des stations connues et désignées nommément).

2 - Le cibiste tend à neutraliser l'invasion possible de l'imaginaire, qu'on observe sur certains media, en constituant un rituel de la conversation qui limite les engagements personnalisés et prévient les risques de rupture imprévue de la relation.

3 - Le cibiste tend à neutraliser les dangers de l'irréalité des échanges sur les ondes : loin de jouer sur cette possibilité d'anonymat, d'incertitude sur les identités, le cibiste va chercher à donner une réalité au groupe rencontré sur la fréquence, en multipliant les "visu" mais plus souvent en s'engageant dans une sociabilité en face à face très régulière, où la relation médiatée ne devient qu'un prétexte pour des rencontres, (bricolage, sorties, coups de main, échanges de matériel, repas, etc...)

Nous ne manquerons pas de nous interroger sur la dynamique relationnelle d'acteurs qui par crainte de la fusion, par difficulté à produire leur monde, appaillent leur relation et se retrouvent ainsi projetés dans un danger bien plus grand de démembrement, ce qui les conduit à mener une bataille incessante contre les propriétés de l'outil qu'ils s'étaient donnés, (cf ch.7) et à revenir à une sociabilité face à face.

Le redoublement très fréquent, voire systématique de la sociabilité médiatée en sociabilité face à face

s'avère indispensable pour stabiliser un groupe pour qui sur la fréquence, la pseudo-participation, la retraite, la duplicité et l'ouverture infinie sont de règle. En cela, la CB se différencie des médias comme la téléconvivialité ou les messageries Gretel, où le "visu" garde un attrait par son caractère exceptionnel. Pour les cibistes, la rencontre face-à-face, organisée, avec un interlocuteur connu seulement sur la fréquence, reste aussi rare et pour tous de plus en plus rare. En effet, les récits de "visu" sont unanimes : c'est décevant - ce qui n'empêche pas une sociabilité face-à-face très active. Mais les "visu" au sens strict font systématiquement remonter un discours de déception qui devient stéréotype, de la même façon qu'une déception vis à vis de la CB en général ou tout au moins une réserve prudente est exprimée par tous les pratiquants - qui n'en continuent pas moins de moduler. La déception ressentie au moment du "visu" s'appuie sur plusieurs arguments :

- les gens rencontrés sont toujours différents de ce à quoi on s'attendait.

- on ne sait pas trop quoi se dire, il y a même souvent un malaise.

- la relation n'est pas enrichie par ce "visu", voire même cette rencontre face-à-face décourage de façon radicale toute poursuite d'une relation sur la fréquence.

Dans le "visu", tout se passe comme si l'on espérait pouvoir enfin arrêter la fuite successive des stations, des QRZ, mettre fin à ce jeu de miroirs, sans fin, pour stabiliser une identification, affirmer un objet adéquat à son désir. Cette attente imaginaire est toujours déçue notamment par la réintroduction des corps : tout classe, tout marque socialement et le jeu des identités n'est plus possible. Chacun est alors renvoyé à sa propre réalité sociale, aux frontières sociales qui le constituent et

qu'il essayait de dépasser. L'inhibition de la relation, manifestée à travers la recherche d'un appareillage, fait alors retour et le malaise s'installe dès que cette médiation a disparu. Cette aspiration à un "au moins un" qui ne faillirait pas, qui comblerait la faille constitutive de l'être, est alors radicalement découragée et son caractère aliénant y apparaît de façon insupportable. Il suffit d'une ou deux expériences de ce type pour que le cibiste soit confronté à l'impossibilité définitive de trouver dans cette galerie de miroirs radioélectriques un référent crédible et réparateur : on est irrémédiablement sexué, toujours confronté à la différence.

25 - TRAITEMENTS POLITIQUES DE L'INSTABILITE

Face à cette expérience d'un groupe démembré, où l'ouverture infinie semble miner de l'intérieur toute stabilisation, face aux visus toujours décevants, le cibiste doit mettre en oeuvre des tactiques pour produire des frontières stables selon ses propres principes : cherchant à "communiquer" hors d'une sociabilité classante où il est possédé, il cherche à tout prix à affirmer sa propre capacité de classement, à obtenir enfin voix au chapitre. La CB lui offre un appareillage en trompe-l'oeil (1) et différentes modalités de traitement des risques du medium sont alors mises en oeuvre. Chaque groupe ou pseudo-groupe cibiste local organise son fonctionnement autour de ces tactiques cherchant à gérer ce conflit permanent, cette instabilité chronique de la fréquence.

a) La cohabitation sur la CB devient possible si le groupe parvient à imposer une norme très distinctive par une auto-censure et par une ritualisation des échanges. Le 415 que nous avons déjà évoqué adopte cette orientation:

ce petit parlement à distance permet à chacun de mettre en scène ses opinions, ses capacités verbales et techniques, ses aptitudes à la vie sociale, grâce aux rituels de l'accueil (on dit bonjour nommément à chaque station, chaque station répond, celui qui accueille annonce les stations présentes. "Ce soir, nous avons parmi nous l'ami X de X, et aussi ... etc...), de la langue (on s'interdit le code Q, les chiffres (1) ou les termes "OH", "station" etc... chacun est nommé par son prénom et son lieu d'émission), des tours de parole, (on ne se coupe pas, on donne le micro à un autre, on fait participer tout le monde, on n'est pas trop long) des départs (très longs, chacun dit au revoir, tout le monde est content de la conversation, etc...).

Mais ce respect réciproque du désir de parole est fondé sur une distinction très nette entre groupe médiaté et groupe face-à-face. Les relations deux à deux hors de la fréquence sont très rares et chacun veut préserver à tout prix son intimité "réelle". La sociabilité CB se résume aux moments de rencontre sur les ondes et ce choix est délibéré pour éviter toute invasion, toute confusion. Le 415 n'ignore pas les troubles permanents sur la fréquence mais renonce à vouloir y mettre de l'ordre en choisissant l'isolement, en façonnant un espace qui reste public mais ordonné à des principes très fermes réglant les relations. C'est sans doute le groupe qui dénie le moins les propriétés du medium : il adopte un mode de gouvernement (un noyau de 3 leaders tient la barre et n'hésite pas à rabrouer les contrevenants aux règles établies) adapté à la fréquence et qui réduit l'ouverture infinie sans dénier le caractère

(1) La ritualisation peut ainsi opérer de façon distinctive par un rejet du code Q, mais on se situe de fait toujours dans le champ cibiste en se positionnant par cet interdit.

public du medium. Il s'interdit toute recherche d'une adéquation entre les pseudo-autres radioélectriques et des personnages réels mais, insiste pourtant pour réduire l'anonymat et l'incertitude des identités (rien n'est plus détesté que les jeux de cache-cache : qui suis-je ? etc...)

b) Une autre possibilité de stabilisation du champ micro social CB est adoptée par un groupe comme l'EDC, qui se situe dans une démarche opposée au 415. Leur choix consiste en fait à abandonner quasiment la sociabilité sur les ondes. Ils modulent très rarement avec d'autres ou même entre eux en dehors des opérations de sécurité qu'ils organisent. La CB est devenu un outil-prétexte à une activité sociale organisée autour d'intérêts qui lui sont extérieurs. Le groupe cibiste gagne une stabilité en jouant avant tout la carte des relations face-à-face, éliminant ainsi toute interférence avec une sociabilité en fréquence. Mais comment un groupe peut-il se constituer en face-à-face alors qu'on a remarqué la propension aux conflits violents qui caractérisent d'autres associations, confrontées à cette aspiration irrépressible à l'affirmation de soi, de son autonomie, de sa spécificité ? La solution trouvée par EDC semble provisoirement convenir à une stabilité grâce à trois atouts.

- le groupe a éclaté il y a 2 ans et s'est reconstitué autour d'un président plus ferme : aucune politique de recrutement n'est mise en oeuvre, le groupe filtre strictement les entrées. Fermeture et leadership rigoureux.

- le groupe se constitue dans une idéologie commune, la sécurité, qui lui dicte des règles de conduite quasi-professionnelles. A la perte des possibilités de connexion généralisée (groupe fermé, pas de modulation "conviviale"), le groupe répond par un gain de responsabilité, de reconnaissance sociale.

Discipline professionnelle, donc.

- le groupe, comme nous l'avons dit, développe une activité relationnelle, conviviale, hors CB : on mange les uns chez les autres, les familles sont associées aux activités, on organise des sorties communes, etc... La CB elle-même, prétexte à une rencontre à l'origine, est entièrement supplantée par les relations face-à-face : le groupe neutralise ainsi l'ouverture infinie, les confusions identitaires en abandonnant le medium, ou plutôt en lui fixant un usage strictement utilitaire et quasi professionnel où les rôles sont bien établis.

EDC réalise ainsi la même opération que le 415 en établissant une norme et un gouvernement forts qui clôturent le groupe, mais le premier opte pour une sociabilité face-à-face et l'autre pour une sociabilité médiatée. Deux autres groupes locaux se caractérisent précisément par le maintien du redoublement des relations.

- c) Le groupe FM s'avère d'emblée plus difficile à délimiter (6 à 12 participants réguliers). Il se caractérise à la fois par une instabilité assez grande et par une délimitation pourtant facilement repérable.

En effet, les normes de la communication y semblent des plus floues et aucun leader ne se dégage pour porter ces modèles. Mais ces modalités de relation elles-mêmes, concordent avec la population qui s'agrège à ce réseau et avec la sociabilité qu'elle adopte en face-à-face : tous ces jeunes de 16 à 23 ans pratiquent un art de la "tchatch" où "l'on cause de tout et de rien", où les échanges sont très vifs, très brefs, sans emphase, où les "vannes" sont rituelles, où les délires verbaux (jeux de mots, plaisanteries etc...) tiennent une grande place. Les principes des relations sur les ondes sont remarquables par leur similitude avec ceux observés chez un groupe de jeunes dans un café, un hall d'immeuble etc... où bien souvent

on ne sait plus quoi dire, mais on parle quand même, où les récits des mini-aventures de la journée, voisinent avec les potins, les rivalités de flirt ou les discussions passionnées sur des goûts culturels subtilement différents (le funk / le hard etc... rock, bien sûr).

Cette spécificité culturelle conduit à limiter spontanément les intrusions d'interlocuteurs extérieurs et à faire office de norme. Le seul leader qui pourrait se dégager, ne porte aucun modèle ni aucune légitimité particulière mais s'impose par la régularité de sa présence et par son rôle de distributeur de micro, avec une virtuosité technique assez étonnante (plusieurs se plaignent de ne pouvoir faire des "breaks" quand elle module car elle ne laisse aucun "blanc" : elle sait repérer instantanément la fin de l'énoncé d'un interlocuteur et reprend aussitôt le micro).

La confusion de la sociabilité médiatée et de la sociabilité face-à-face est extrême sur ce réseau puisque certains vont au lycée ensemble, d'autres sont voisins et tous enfin se donnent régulièrement rendez-vous au bowling. Cela ne manque pas d'aider à la diffusion de rumeurs, voire de ragots, qui sont la maladie commune à ce réseau FM et à celui que nous examinerons plus loin (le 38). Et les discussions n'en finissent pas pour savoir si "tu as vraiment dit ça sur moi à untel ou pas", avec le danger que représentent de telles rumeurs ou de tels règlements de compte étalés en public. On se fâche, on ne se parle plus, on se "raccommode" etc... Mais, si la fréquentation de la CB semble accélérer ce phénomène, il ne semble pas être fondamentalement différent de ce que nous connaissons de la vie des groupes de jeunes, où l'on doit sans cesse s'affirmer, et pour cela s'opposer, changer d'alliance sans pour autant quitter le groupe, qui représente en fait un laboratoire social réduit, où l'on peut jouer "à blanc" de toutes ses capacités sociales.

Si les deux groupes précédents adoptent eux aussi des orientations en accord avec leurs modèles culturels et transforment ainsi la CB selon leurs points de vue, on est frappé ici par cette osmose entre les deux modes de relation ordonnés tous deux selon les mêmes principes sans qu'un hiatus ou une mise en scène spécifique y apparaissent (si ce n'est la mise en scène habituelle dans tout groupe de jeunes). L'absence d'idéologie de la CB, au sens de modèle préétabli (de perception, de jugement) ou d'utopie, est aussi caractéristique de cet appareillage de la relation apparemment spontané, ce qui ne peut que conduire à reprendre l'interrogation des rapports aux techniques de communication, différenciés selon les générations.

d) Le dernier groupe occupant le champ micro-social se trouve être le plus visible, celui dont on parle le plus, celui où se concentrent tous les "problèmes" de la CB, voire pour certains toutes ses "tares". L'instabilité constitutive du champ micro-social CB est réduite par les trois groupes précédents selon des tactiques particulières qui réussissent plus ou moins bien mais ne peuvent évacuer leur nécessaire cohabitation avec tous les autres cibistes : le "38" (nous l'appelons ainsi de la même façon que les cibistes locaux qui le connaissent tous) met en oeuvre, lui, la cohabitation au sein même du canal, ou du groupe, qui là plus qu'ailleurs, n'est qu'un pseudo-groupe. Ce canal a été peu à peu approprié par un cibiste très connu sur Rennes qui n'a pas un passé de pionnier, mais qui par sa position sociale (professeur) et son passé d'organisations a pu mettre sur pied une association locale qui a regroupé à certains moments plus de 150 membres cotisants, sans compter les innombrables proches. Constituée dans la foulée du "boom-gadget", en 1981, l'association a adopté une politique d'ouverture très large en faisant valoir comme atout les conseils techniques et les dépannages réciproques qu'elle permettait ainsi qu'une vente publique, tous les mois, de matériel d'occasion CB. Les autres activités, comme les sécurités de course sont toujours restées

très réduites. La réparation, la "bidouille" technique a pris beaucoup d'ampleur au point d'occuper le responsable pendant tous ses loisirs. Les échanges de matériel ont été très actifs d'autant plus que les cibistes manifestent une propension à la perfection, à l'amélioration constante et, pour certains, vont jusqu'à changer d'appareil plusieurs fois dans l'année, quitte à perdre parfois de l'argent.

Deux lieux de rencontre se sont retrouvés ainsi investis par les cibistes : un local d'associations dans un quartier de Rennes et... l'appartement du responsable. Cette activité de bricolage constitue, de l'aveu de certains cibistes pratiquants de longue date, la motivation essentielle de leur maintien en fréquence. Les échanges de matériels, de services et le commerce qui y sont liés permettent à tout cibiste de connaître rapidement une quantité impressionnante de pratiquants sur Rennes : il suffit pour cela de passer régulièrement au domicile du responsable, toujours envahi de cibistes.

Mais se développent en même temps des rapports de face-à-face où l'argent intervient de plus en plus. La confusion, le désordre entretenus par le responsable contribue à la circulation d'accusations sur du matériel mal réparé, des pièces perdues ou dérobées, des échanges frauduleux, des trafics financiers divers. Là encore, comme pour les associations nationales, le responsable a démissionné en 1984 dans un contexte de rumeurs, d'accusations non étayées, sur des détournements de fonds : l'association a d'ailleurs aussitôt périclité. Là encore, la distance sociale entre les adhérents et le leader de l'association ne manquait pas de provoquer des tiraillements : son ton professoral, l'étalage de ses connaissances en ont indisposé plus d'un, bien qu'il représentât un atout pour la crédibilité de la CB. A la fois porteur et preuve tangible de l'idéal CB (on peut rencontrer tout le monde, on peut sortir de son milieu), ce leader ne

parvient jamais à une reconnaissance stable par la distance sociale qu'il représente et qu'il réintroduit de lui-même. Cette attitude de prestance se retrouve aussi bien en face-à-face qu'en fréquence.

Le canal 38 est devenu un espace de rencontre autour d'une personnalité, qui réalise surtout une démonstration de ses talents mais qui demeure un repère par les conseils, les idées et les normes qu'il peut diffuser. Mais loin d'être organisé, comme le 415, sur une sélection de fait par l'affirmation d'une norme stricte, le 38 laisse ouvertes toutes les possibilités de cohabitation. Tous les styles de conversations peuvent s'y retrouver (des discussions philosophiques aux plaisanteries graveleuses, en passant par les exposés techniques détaillés). Mais cette ouverture provoque déjà des conflits insolubles dans la mesure où le leader n'impose aucune norme : les perturbations sont systématiques et chacun répète sur la fréquence : "sur le 38, c'est le bordel". Dans la mesure où il y a presque toujours quelqu'un en fréquence sur ce canal, il attire pourtant malgré eux tous ceux qui modulent, et la disparité des cultures s'y affronte à vif. Le 38 en arrive ainsi à occuper la position globale de pôle négatif dans la hiérarchie des modes de relation cibistes. Il se voit contraint alors de désigner lui-même des accusés et de se présenter comme victime du dérèglement de quelques-uns.

Le redoublement avec la sociabilité face-à-face pourrait permettre de neutraliser cela en créant des zones d'interconnaissance sur la base d'activités communes passées. Mais c'est le contraire qui se passe : les accusations qui circulent à propos des transactions de matériel passent sur la fréquence. Les perturbations, ou les discussions très vives envahissent le canal. Les porteuses très fréquentes qui peuvent y être entendues relèvent de quatre mobiles supposés, tous présentés par des cibistes :

- le vandalisme sans but qui s'attaque au 38 parce qu'il y a du monde sur ce canal,
- les hostilités de principe à l'appropriation d'un canal,
- les refus des discours moralisateurs ou professoraux, de tout ce qui laisse paraître une position sociale supérieure,
- le passage sur la fréquence des hostilités nouées dans les échanges face-à-face.

Il est donc impossible de déceler les perturbateurs d'après leur mobile ou d'après leur technique et le climat du 38 devient empoisonné car des accusations voilées sont lancées, les cibistes veulent se disculper, etc... Les rencontres multiples entre cibistes hors fréquence font circuler des informations qui deviennent des rumeurs amplifiées lorsqu'elles sont diffusées, toujours par allusions, sur le canal : les explications n'en finissent plus, les déclarations de fidélité non plus (1).

Deux facteurs paraissent expliquer l'instabilité chronique de ce groupe, représentative des tendances de la CB en général :

- l'incapacité des leaders à organiser une domination qui clôture le groupe par une sélection sociale, en instituant des normes : à vouloir préserver totalement le caractère public du medium, la diversité sociale se donne à voir de façon conflictuelle et contredit un peu plus le mythe de l'ouverture conviviale qui fondait ce choix.

(1) voir la conversation citée en annexe.

Toutes les potentialités destructurantes de la relation médiatée en public se trouvent actualisées sur ce canal. Mais elles sont encore aggravées par la confusion complète des réseaux de sociabilité

- L'interférence totale entre relations médiatées et relations face-à-face : "l'intimité" que la CB pouvait encore protéger grâce à son appareillage (malgré le risque de perte dans le jeu des miroirs) devient ici de plus en plus transparente. Les conflits sur les ondes peuvent se régler en face-à-face (cf les actions de représailles contre les perturbateurs) et les conflits extérieurs peuvent passer sur la fréquence (cf les perturbations, les rumeurs). Cette indistinction des 2 scènes différencie nettement ce groupe des deux premiers (415 et EDC) ainsi que de la FM qui parvenait à s'unifier par une communauté de culture.

Cette double incapacité à séparer, à définir des frontières stables conduit à l'activation toujours plus grande de cette aspiration à l'affirmation de soi : dans ce canal 38, chacun a encore l'impression d'être possédé mais personne ne parvient à produire des frontières propres qui éviteraient la contamination des accusations. C'est bien le paradoxe du choix de la CB : loin de chercher la fusion, la rencontre pour elle-même, le cibiste espère en son appareil pour lui permettre de se faire entendre, de sortir des classements assignés, de montrer sa capacité d'affirmation indépendante. Mais le medium choisi le contraint à une cohabitation qui soit provoque l'exacerbation de cette revendication d'indépendance, fait affleurer l'agressivité, soit conduit à l'isolement, à la ségrégation parmi ses semblables culturels dont on voulait se distinguer. La stabilisation du champ micro-social ne peut ainsi être atteinte qu'en déniaient les propriétés-contraintes du medium et en contredisant de fait le mythe fondateur de la communauté.

Ce mythe n'en constitue pas moins une pièce essentielle du dispositif. Il traduit au moins l'unité de fait du champ micro-social : toutes les tactiques des différents groupes observés se justifient de l'impératif commun de préserver la diversité pour faire vivre la communauté cibiste. Mais l'objectif de cette fraternité utopique, c'est de permettre à chaque homme de s'affirmer parmi les hommes. La formule-lapsus d'un cibiste résume bien l'ambivalence du discours fraternel : la CB doit permettre "d'être sur le même piédestal". Egalité, fraternité, mais pour la gloire de chacun, pour la possibilité de mettre en scène son monde propre. Cette fraternité paradoxale, où le seul principe commun consisterait à autoriser la toute-puissance de chacun, peut rapidement conduire à une rivalité destructurante. Le mythe fraternel définit ainsi un champ de possibles qui crée une solidarité entre cibistes : chacun ne peut s'assurer cette toute puissance, qu'à la condition que d'autres la lui concèdent. Les règles de cette concession réciproque sont impossibles à édicter pour tout le champ cibiste local et son fractionnement est inévitable.

Les modes de gouvernement sont, on l'a vu, fort différents, mais celui qui prend le mythe à la lettre (le 38) provoque l'éclosion des rivalités, la destructuration d'un groupe, déjà structurellement menacé par la situation de communication, sans qu'une victime quelconque puisse être trouvée pour le délivrer du cercle infernal des accusations. Refusant de créer de la frontière en excluant certains, le leader de ce groupe laisse place à l'insupportable étalage des différences culturelles et au conflit qui en résulte.

Les seuls groupes parvenant à stabiliser leur mode de communication, n'y parviennent qu'en s'isolant, en refusant de mettre en pratique l'impératif communautaire : ils parviennent à se réapproprier pourtant le mythe en

créant leur communauté interne et en tolérant l'existence des autres communautés (tout en s'en distinguant, tout en les accusant). Le jeu des accusations est seulement ici stabilisé, les classements tendent à être fixés politiquement. Mais il est significatif que les modes de résolution politique des problèmes posés par cette cohabitation soient caractérisés par le formalisme, l'affectation, la pureté normative dans un cas (le 415) et par le tribalisme, le professionnalisme dans l'autre (EDC). Dans les deux cas, on observe une fixation au pôle de l'appropriation et une difficulté extrême à la réduire dans l'échange : l'un se situe plutôt du côté de la connexion (nexus), du jeu des différences qu'on développe formellement, pour elles-mêmes, dans une mise en scène de l'hyper-sociabilité, indépendante des personnes "réelles" ; l'autre se situe plutôt du côté de la communication (munus), du jeu des obligations qui là aussi sont développées formellement, pour elles-mêmes mettant en évidence l'hyper-citoyenneté, indépendante de charges sociales réelles. Dans les deux cas, la capacité d'absence à soi-même, d'autodéfinition formelle de la Personne est développée avec éclat : on s'invente de nouvelles frontières sociales, abstraites ; on s'invente de nouveaux métiers, ou charges sociales, abstraites. C'est dire si nous ne considérons pas ces formations groupales comme des modèles ou comme des "réussites" plus que d'autres apparemment instables ou confuses. Elles révèlent seulement la dynamique interne de production du champ micro-social cibiste.

Notons à nouveau que le groupe "jeunes" reste plus difficile à caractériser. Signalons aussi que notre observation a porté sur d'autres groupes cibistes locaux, organisés autour de petites villes bretonnes. Dans ces contextes, la première association qui se crée a toutes les chances de regrouper tous les cibistes désireux de s'organiser. Les liens existants auparavant conduisent même des cibistes peu enclins à l'adhésion à se regrouper. Ce champ micro-social restreint et dont les acteurs sont moins contrastés que dans les grandes villes reste très

déterminé par les réseaux relationnels face-à-face existant dans la vie habituelle de la région : y a-t-il création d'un nouveau champ ? On peut en douter dans la mesure où les relations entre cibistes passent plus souvent par le face-à-face que par les ondes et qu'elles se calquent sur un modèle utilitaire, plus proche de l'assistance que du petit parlement du type 415. Dans une des localités, l'association, très limitée en nombre, tend à devenir le bras organisateur du Comité des Fêtes pour toutes les sécurités. Dans une autre, les activités d'assistance fréquentes sont ponctuées par des "récompenses" comme les appellent le président : voyages collectifs (à l'invitation d'un club belge par exemple) ou soirée disco avec élection de "miss-CB". La CB dans les deux cas a contribué à créer des liens et à mobiliser des énergies par une citoyenneté active : la conversation cibiste elle-même s'est trouvée d'emblée reléguée au second plan.

Les modèles de sociabilité des petites villes où l'interconnaissance est établie par avance semblent être reproduits entre cibistes et permettent d'éviter les problèmes de cohabitation propres aux grandes villes. Cet élément devrait alors être inclus au tableau des modalités de gouvernement et des conditions de stabilité du champ micro-social.

UNE CONVERSATION LONGUE DISTANCE

Les interlocuteurs "passent" très bien : puissance supplémentaire et chambres d'écho donnent une excellente qualité de transmission. Pourtant, chacun parle en répétant, en distinguant les mots, en épelant, et sur un ton haut-perché comme s'ils criaient l'un vers l'autre.

- "Germany calling...
- OK Germany, OK Germany, la France à ton écoute. La station Bravo Oscar, opérateur Jean-François. Donne moi rodger.
- OK, OK I can copy you. Can you speak English. The français station who is calling, ... copy... can you speak English ?
- (Sifflet à chaque prise de parole) OK my friend, I speak English, I not speak English very good.
- OK, OK, I also, I also. I cannot good speak English but for the, I hope it is good. OK my friend français, can you give me your coordinations ?
- OK, OK, my name is Jean-François, my name is Jean-François, my station is Bravo Oscar, my station is Bravo Oscar. My QTH is in Brittany, in France, Brittany in France, OK ?
- Can You anyone come in and give your coordinations. Can anyone... I cannot good copy you. Back to you.
- OK, OK my friend. I not give you my coordinations, Euh... I have not . P.O. Box ... Euh... you give your coordinations please.
- OK it's rodger, it's rodger, my friend. Can you (...) ?
- Attention, I not rodger, OK ?
- OK my friend, when you send a card, I ... back to you.
- Ah, Euh... Ah Ah Ah (rises) I, I not rodger. Je ne comprends pas, OK ?